



DOSSIER
PÉDAGOGIQUE

ESPACE FONDATION EDF

EXPOSITION DU 27 MAI 2021 AU 30 JANVIER 2022

Directrice de la publication

Marie-Caroline Missir

Directeur délégué CLEMI

Serge Barbet

Direction éditoriale

Virginie Sassoon, Juliette Le Taillandier de Gabory

Direction pédagogique CLEMI et Réseau Canopé

Isabelle Féroc Dumez, Sandrine Assié

Coordination

Catherine Goupil

Secrétariat d'édition

Sophie Roué

Mise en page

Isabelle Soléra

Auteurs

Isabelle Martin, Juliette Le Taillandier de Gabory,
Karen Prévost-Sorbe, Samuel Baluret et Virginie Sassoon

ISBN : 978-2-240-05407-4

© Réseau Canopé/CLEMI, mars 2021

« You are fake news! »



VIRGINIE SASSOON



JULIETTE LE TAILLANDIER
DE GABORY

À cet instant, la voix de Donald Trump résonne probablement dans votre tête, lui qui a imposé ce terme dans le débat public dès 2016. Internet et les réseaux sociaux ont donné aux entreprises de désinformation un écho et une visibilité sans précédent.

Sur nos fils d'actualités, les contributions des internautes lambda occupent le même espace que celles des agences de presse et des médias professionnels. Chaque minute, cinq cents heures de vidéos sont uploadées sur YouTube. Apprendre à faire le tri entre informations fiables et infox – contraction « d'information » et « d'intoxication » –, rumeurs et canulars s'est complexifié. La majorité des adolescents s'informent via les réseaux sociaux et sont donc particulièrement exposés et vulnérables. Pour autant, ils ne sont pas forcément les plus crédules : les internautes les plus âgés et les plus politisés partagent sept fois plus de fausses nouvelles sur le réseau social Facebook que les jeunes de 18 à 29 ans [1].

Le démenti étant toujours moins percutant que la calomnie, les conséquences sociales, politiques, sanitaires, économiques de la manipulation de l'information sont devenues une obsession contemporaine. La défiance vis-à-vis des instances officielles du savoir, du pouvoir et de la science s'est généralisée. À l'ère de la post-vérité, quand les croyances priment sur les faits, comment trouver l'antidote qui redonnera le goût du vrai ?

L'épidémie de fausses informations s'est accélérée avec la crise sanitaire, qualifiée « d'infodémie » par l'Organisation mondiale de la santé. Comment y faire face et aider les citoyens à aiguïser leur esprit critique ?

L'exposition « Fake news : art, fiction, mensonge » : la voix des artistes

L'exposition « Fake news : art, fiction, mensonge », présentée du 27 mai 2021 au 30 janvier 2022 à l'Espace Fondation EDF à Paris, fait justement le pari que les artistes peuvent nous accompagner et nous outiller pour regarder le monde différemment et nous protéger de nos éventuelles dérives. Ainsi l'artiste espagnol Joan Fontcuberta en produisant, sans le dire, des photographies de sublimes mais faux paysages, teste la crédulité du public. À chacun de se renseigner pour se rendre compte que ces contrées n'existent pas et qu'elles sont le produit d'un logiciel. « Mon travail est comme un virus que j'inocule pour générer des anticorps... je ne sais pas combien de temps ça prend pour que les gens soient vaccinés [2]. »

Inoculer le virus du faux pour dévoiler le vrai... Voilà une belle mission pour un artiste !

Dans l'exposition, chacun, à sa manière, nous parle du rôle des médias, d'internet, des réseaux sociaux, du flux d'informations et d'images toujours plus intense. Les artistes invités interrogent l'omniprésence des médias qui ont, de fait, le pouvoir de façonner notre vision du monde. Ils nous invitent à prendre de la distance par rapport à ces contenus qui nous alimentent jour après jour, jusqu'à saturation.

Et c'est par l'œuvre d'art, par la production d'un objet visuel inédit, mobilisant les sens et les émotions, irréductible à une seule thèse ou interprétation, que les créateurs nous interpellent et nous alertent. Ils ont ainsi une place à part, aux côtés des chercheurs, enseignants ou journalistes qui, eux, s'appuient sur des discours et des argumentaires rationnels.

Une approche pluridisciplinaire

L'objectif de ce dossier est d'accompagner l'exposition « Fake news : art, fiction, mensonge », et de proposer aux enseignants des ressources utiles et des activités pédagogiques. Ces œuvres questionnent notre rapport à la vérité et à nos croyances, elles jouent avec la complexité du réel.

[1] A. Drew, J. Nagler et J. Tucker, « Less than you think: Prevalence and predictors of fake news dissemination on Facebook », *Sciences Advance*, 9 janvier 2019.

[2] Dans l'œuvre exposée dans cette exposition, *Orogenesis* (2002), il explore la crédulité du public pour qui la photographie devrait forcément refléter la réalité.

« L'image artistique » est abordée dans le cadre de l'éducation artistique et culturelle (EAC), qui comprend notamment l'enseignement du cinéma. « L'image médiatique » est disséquée, quant à elle, à travers l'éducation aux médias et à l'information (EMI), souvent associée à l'enseignement moral et civique. L'EMI permet notamment aux élèves d'apprendre à s'informer pour comprendre le monde et se forger une opinion pour devenir des citoyens libres et éclairés. L'approche interdisciplinaire développée dans ce dossier jette un pont pour relier ces deux axes (EMI/EAC) et s'inscrit à la confluence de trois mondes : l'art, l'information et l'éducation.

Cette approche nous a permis de décloisonner nos perspectives pour ouvrir un espace de réflexion commun et inédit. Pour répondre aux défis démocratiques majeurs du XXI^e siècle, nous partageons cette ambition : le développement de l'esprit critique... et c'est tout un art !

En suivant le parcours de l'exposition, le dossier abordera d'abord la fabrication des fake news : de quoi s'agit-il exactement ? Les artistes fabriquent-ils des fake news ? Dans une deuxième partie, on abordera la question de la diffusion des fake news et notamment le pouvoir des images en la matière, avant de chercher, dans la troisième partie, à dégager des solutions pour s'en prémunir, en classe ou ailleurs.

L'EMI EST DANS LES PROGRAMMES

L'éducation aux médias et à l'information (EMI) est présente tout au long de la scolarité des élèves, de l'école primaire à la terminale. De nombreux programmes d'enseignement offrent la possibilité de faire de l'EMI, notamment d'étudier le phénomène des fake news avec les élèves.

En cycle 3

Pour accompagner la mise en œuvre de l'éducation aux médias et à l'information, le Conseil supérieur des programmes a travaillé à des orientations en EMI permettant de guider le travail des équipes pédagogiques aux cycles 2 et 3, en cohérence avec le programme de cycle 4.

En cycle 3, il est recommandé de développer des aptitudes à la réflexion critique chez les élèves par un travail sur le jugement (Identifier les informations et utiliser son esprit critique ; Penser par soi-même et avec les autres – enseignement moral et civique), en s'exerçant à comprendre des textes, des documents et des images et les interpréter (français).

En cycle 4

L'EMI, présente dans tous les champs du savoir transmis aux élèves, est prise en charge par tous les enseignements. Tous les professeurs, dont les professeurs-documentalistes, veillent collectivement à ce que les enseignements dispensés en cycle 4 assurent à chaque élève :

- une première connaissance critique de l'environnement informationnel et documentaire du XXI^e siècle ;
- une maîtrise progressive de sa démarche d'information, de documentation ;
- un accès à un usage sûr, légal et éthique des possibilités de publication et de diffusion.

Il s'agit de faire accéder les élèves à une compréhension des médias, des réseaux et des phénomènes informationnels dans toutes leurs dimensions : économique, sociétale, technique, éthique. Les élèves sont formés à une lecture critique et distanciée des contenus et des formes médiatiques.

Au lycée

Dans les nouveaux programmes du lycée, la thématique de la désinformation et la question des fausses informations est évoquée dans de nombreux programmes.

- programme d'enseignement moral et civique (EMC) de première et de terminale des voies générale et technologique ;
- programme d'enseignement scientifique de première générale ;
- programme d'histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques de première générale ;
- programme de langues, littératures et cultures étrangères en terminale ;
- programme de sciences de la vie et de la Terre de terminale générale ;
- programme de spécialité d'arts de terminale générale.

Dans la voie professionnelle :

- en français, en classe de seconde professionnelle et de CAP ;
- en EMC, dans les classes de CAP ;
- en langues vivantes, pour les classes préparant au baccalauréat professionnel et les classes préparant au CAP.

À noter

Le CLEMI a mené un travail de repérage de connaissances et de compétences, ainsi qu'un travail de synthèse pour permettre aux enseignants de s'engager dans une démarche EMI en lien avec les programmes.

clemi.fr/fr/emi_et_programmes.html

Les textes officiels

[Bulletin officiel spécial n° 2 du 26 mars 2015](#) pour le programme d'enseignement de l'école maternelle (cycle 1)

[Bulletin officiel n° 31 du 30 juillet 2020](#) pour les programmes d'enseignement du cycle des apprentissages fondamentaux (cycle 2), du cycle de consolidation (cycle 3) et du cycle des approfondissements (cycle 4)

[Bulletin officiel spécial n° 1 du 22 janvier 2019](#) pour les programmes de seconde et première de lycée général et technologique

[Bulletin officiel spécial n° 8 du 25 juillet 2019](#) pour les programmes de terminale de lycée général et technologique

[Bulletin officiel spécial n° 5 du 11 avril 2019](#) pour les programmes de lycée professionnel

Sommaire

LA FABRICATION DES FAKE NEWS	6
FAKE NEWS, INFOX, DE QUOI PARLE-T-ON ?	7
LES FAKE NEWS EN 10 DATES CLÉS	9
LES ARTISTES FABRIQUENT-ILS DES FAKE NEWS ?	11
APPROCHE CULTURELLE DU FAUX	13
LA DIFFUSION DES FAKE NEWS	14
LE POUVOIR DES IMAGES	15
PHOTOGRAPHIE ET NOTION DE POINT DE VUE	17
LES MÉCANISMES DU FAUX	18
LES COÛTS DE LA DÉSINFORMATION	20
LE PIZZAGATE	22
QUELLES SOLUTIONS ?	24
PANORAMA DES OFFRES DE FACT CHECKING	25
LES ARTISTES, DES LANCEURS D'ALERTE ?	27
EXPLORER LE DESSIN DE PRESSE	29
RÉAGIR ET AGIR FACE AUX FAKE NEWS	32
LES QUESTIONS À SE POSER FACE À UN CONTENU SUR LE WEB	35
INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES	36
EXPOSITION « FAKE NEWS : ART, FICTION, MENSONGE »	37
L'ESPACE FONDATION EDF	40
RÉSEAU CANOPÉ / LE CLEMI	41

La fabrication des fake news

Les artistes nous amènent à porter un regard différent sur les fausses nouvelles, phénomène protéiforme et très ancien. Dans leur travail, ils révèlent les procédés de construction des discours, des images et leur manipulation potentielle. Ils expérimentent jusqu'à se mettre à fabriquer eux-mêmes des fake news. Mais y a-t-il un sens à appliquer ce lexique au monde de l'art ? Qu'appelle-t-on, au fond, « fake news » ?

- 7 **FAKE NEWS, INFOX, DE QUOI PARLE-T-ON ?**
par Isabelle Martin
- 9 **LES FAKE NEWS EN 10 DATES CLÉS**
par Isabelle Martin
- 11 **LES ARTISTES FABRIQUENT-ILS DES FAKE NEWS ?**
par Juliette Le Taillandier de Gabory
- 13 **APPROCHE CULTURELLE DU FAUX**
par Isabelle Martin

FAKE NEWS, INFOX, DE QUOI PARLE-T-ON ?

PAR ISABELLE MARTIN

Avant d'évoquer les « fake news » ou « infox » (voir encadré 1) qui recouvrent un ensemble de procédés contribuant à la désinformation du public, il semble important de rappeler en préambule ce qu'est l'information. Elle peut constituer le « mètre étalon » ou la référence par rapport à ce qui constitue une déviance plus ou moins importante, relevant alors de la mésinformation ou de la désinformation.

RESSOURCES EN +

Télécharger l'infographie associée à cette fiche sur [le site du CLEMI](#).

Fiche « [Des "fake news" aux multiples facettes](#) » d'Adrien Sénécat, journaliste au *Monde*, issue de la brochure « Éducation aux médias et à l'information 2020-2021 » du CLEMI (page 39).

Information, mésinformation, désinformation

Qui dit information dit « mise en forme ». Le terme vient du latin *informare* qui signifie « donner une structure, transmettre des connaissances, des renseignements » (dictionnaire *Le Robert*, juin 1995, p. 605).

L'information désigne à la fois le message ou contenu à communiquer, les symboles utilisés pour l'écrire et les cibles que l'on cherche à atteindre ; toute information étant liée à une intention de communication. En termes journalistiques, l'information se caractérise par trois aspects : elle rompt en général l'ordre habituel des choses (on parle plutôt dans les médias d'événements qui constituent une nouveauté), elle repose sur des faits établis (elle est factuelle) et elle est surtout vérifiée avant d'être diffusée. On verra sur ce dernier point que la course à la concurrence et au scoop conduit parfois les entreprises médiatiques à la précipitation et génère des erreurs fort dommageables (exemple de la « deuxième » affaire Dupont de Ligonès qui constitue un incroyable ratage médiatique).

La mésinformation : l'ajout du préfixe *mes-* au mot « information » lui donne une valeur péjorative et en fait donc une mauvaise information, qualitativement imparfaite en raison d'erreurs de différentes natures (précipitation et absence de vérification, superficialité de traitement et incomplétude, non-actualisation de contenus et obsolescence, faux pour faire rire). La mésinformation n'est pas liée à une intention de tromper. Elle relève plus de l'erreur ou de la plaisanterie (les articles du Gorafi, par exemple).

La désinformation (préfixe latin *dis-* marquant la séparation, la négation) est définie par le dictionnaire *Le Robert* comme l'« utilisation des techniques de l'information de masse pour induire en erreur, cacher ou travestir les faits ». C'est un processus de communication qui consiste à utiliser les médias de masse, dont les réseaux sociaux, pour transmettre des informations partiellement

ou totalement erronées dans le but de tromper ou d'influencer l'opinion publique et de l'amener à agir dans une certaine direction (motivations idéologiques, financières ou ludiques).

Clarifier les procédés de la désinformation et les illustrer

Il y a une impérieuse nécessité à expliciter ce que recouvrent les différentes réalités de la mésinformation et de la désinformation. Des apports scientifiques de spécialistes du sujet sont nécessaires et ils sont à illustrer par des exemples précis pris dans l'actualité. C'est ainsi que l'on apprendra aux élèves à retrouver dans les flux massifs d'information, ce qui relève de la mauvaise ou de la fausse information. Pour paraphraser William Audureau du journal *Le Monde* dans son article « [Pourquoi il faut arrêter de parler de "fake news"](#) » (31 janvier 2017) « le faux a son vaste nuancier, et pour quiconque s'intéresse aux faits, ces nuances sont précieuses ». C'est donc dans cette subtilité, dans cette finesse d'approche qu'il faut les accompagner.

Dès 2017, Claire Wardle [1], chercheuse à l'université de Harvard et directrice exécutive de First Draft (collectif d'experts œuvrant dans la lutte contre la désinformation), explicite dans l'article « [Fake news, la complexité de la désinformation](#) » une classification qui permet de mettre de l'ordre dans le désordre de la désinformation.

D'après elle, pour comprendre le système actuel de l'information, trois éléments doivent être pris en compte :

- les **différents types de contenus** créés et partagés ;
- les **motivations** des personnes à l'origine de ces contenus ;
- les **modes de diffusion** de ces contenus.

Claire Wardle identifie sept types de mésinformation ou de désinformation qui vont de l'erreur (lien ou contexte erroné) à la satire ou parodie pour ce qui est de la mésinformation, aux contenus trompeurs, fallacieux,

[1] C. Wardle, « [Fake news, la complexité de la désinformation](#) », First Draft, 17 mars 2017.

ENCADRÉ 1

QUEL ÉQUIVALENT FRANÇAIS POUR « FAKE NEWS » ?

La recommandation sur les équivalents français à donner à l'expression « fake-news » est parue au *Journal officiel* du 4 octobre 2018.

La Commission d'enrichissement de la langue française a traduit « fake news » par le terme « information fallacieuse » ou par le néologisme « infox », forgé à partir des mots « information » et « intoxication ». Le terme est défini comme une information « mensongère ou délibérément biaisée », servant par exemple « à défavoriser un parti politique, à entacher la réputation d'une personnalité ou d'une entreprise, ou à contrer une vérité scientifique établie ».

Voir les [recommandations d'usage](#) sur France Terme.

complètement fabriqués ou manipulés pour la désinformation. Elle liste ensuite, pour chaque type, la motivation qui se cache derrière chaque procédé (intérêt économique, enjeu politique, etc.) et établit ce qu'on peut appeler la règle des huit P (piètre qualité de journalisme, parodie, provocation, passion, partisanerie, profit, pouvoir ou influence politique, propagande).

Il est très formateur de reprendre cette typologie, en la simplifiant cependant, car elle reste un peu trop complexe quand elle doit être utilisée avec des élèves.

À la manière de la typologie ci-dessus, une typologie peut être proposée à partir des œuvres d'art de l'exposition interrogeant un procédé de mésinformation (Yes Men pour le canular, par exemple, cf. focus « [Les artistes fabriquent-ils des fake news ?](#) »).

Claire Wardle a publié, en octobre 2019, un guide relatif à *l'information disorder* ou « trouble de l'information » qui élargit le paysage de la mauvaise information en ajoutant à la mésinformation et désinformation, la « malinformation » ou information authentique, mais partagée avec l'intention de nuire et d'endommager la réputation des personnes visées, ce qui complexifie encore le paysage. « Les gens qui en font usage savent que les mensonges fondés sur un noyau de vérité sont plus susceptibles d'être crus et partagés », explique Claire Wardle. « De plus, la malinformation échappe ainsi plus facilement au fact checking effectué par l'intelligence artificielle » [2].



Exemple de simplification.

Source : diaporama « EMI : images d'information et fake-news » du CLEMI Bordeaux, 2020.

ENCADRÉ 2

QUELLES SONT LES DIFFÉRENTES NATURES DE L'INFORMATION ?

L'information est aujourd'hui, en sciences de l'information et de la communication, de trois natures différentes.

1. L'information **au sens « événementiel »** : le traitement et la restitution d'un événement (une actualité qui rompt l'ordre habituel des choses).
2. L'information **au sens de « document »** : centré sur la forme de la diffusion (article, photo, vidéo, reportage audio, etc.).
3. L'information **au sens informatique du terme ou « data »** : un ensemble de données informatiques qui sous-entend un traitement voire une exploitation automatisée.

[2] A. Silini, « Cinquante nuances de désinformation », Observatoire du journalisme européen, 28 novembre 2019. Il y présente les travaux de Claire Wardle de 2019.

LES FAKE NEWS EN 10 DATES CLÉS

PAR ISABELLE MARTIN

Aborder le thème des fausses informations, c'est travailler sur une terminologie qui évolue avec les années et avec les avancées technologiques permettant leur fabrication et leur diffusion. Les dates choisies dans cette chronologie couvrent donc ce qui relève de l'évolution du lexique relatif au faux, mais aussi ce qui relève des remèdes apportés à sa diffusion, qu'il s'agisse de textes de loi ou de textes philosophiques...

RESSOURCE EN +

Télécharger l'infographie associée à cette fiche sur le [site du CLEMI](#).

1. Moyen Âge : le mot *rumor*, ou « rumeur » à partir du XIII^e siècle, désigne un bruit qui court, en empruntant des voies informelles ; une nouvelle qui se répand mais dont l'origine et la véracité sont incertaines. Il s'agit aussi d'un bruit commun, produit par un grand nombre de personnes, bruit critique ou protestation qui peut conduire à la révolte.

Lire l'article « [La rumeur au Moyen Âge : média des élites et voix du peuple](#) » sur l'Ina.

Le mythe du complot juif contre la société chrétienne connaît au Moyen Âge de nombreuses déclinaisons locales. En 1321, en Aquitaine, par exemple, ce motif se constitue autour de la fausse accusation d'empoisonnement des fontaines et des puits par les juifs (source : Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie*, Paris, Mille et une nuits, 2013).

2. Fin XVIII^e siècle : le texte « La dent d'or » issu de *l'Histoire des oracles* de Bernard Le Bovier de Fontenelle remet en question les méthodes prétendument scientifiques et évoque déjà la question de ce que nous appelons les « biais cognitifs ». Le texte est précurseur de ce que seront la philosophie des Lumières au XVIII^e et la lutte contre l'obscurantisme.

Sur [bacdefrancais.net](#) :

- [écouter l'histoire](#) ;
- [lire l'histoire](#).

Sur la chaîne YouTube de L'Hygiène mentale : [regarder l'histoire](#).

3. 1750 : le « canard » désigne une fausse nouvelle parue dans la presse après avoir désigné au XVI^e siècle la publication diffusée par un colporteur et traitant d'un fait divers (source : BNF).

4. 1881 : loi sur la liberté de la presse du 29 juillet (article 27). La notion de « nouvelle fausse » fait son apparition dans ce cadre juridique. S'y ajoutent dans le code électoral, le code pénal ou le code monétaire et financier, les terminologies « fausse nouvelle », « information fausse » ou « fausse information ».

Lire l'article 27 sur [legifrance.gouv.fr](#).

5. 16 novembre 2016 : le néologisme *Post-truth* (post-vérité) est choisi comme mot de l'année par le dictionnaire britannique Oxford, dictionnaire de référence pour la langue anglaise.

Lire l'article « [Comment la gauche a inventé la "post-vérité"](#) » sur The Conversation.

6. En 2016 : apparition des « deepfakes » ou « hypertrucages » ou « médias synthétiques » qui élargissent le spectre du « faux » par l'usage de technologies numériques avancées. Ils complexifient également le travail de vérification (cf. l'œuvre *Big Dada* de Posters & Howe, focus « [Les artistes fabriquent-ils des fake news ?](#) »).

7. Février 2017 : en France et aux États-Unis, les politiques détournent à leur avantage le sens du mot « fake news ». En campagne pour les présidentielles françaises de 2017, Florian Philippot qualifie les contenus médiatiques de l'AFP de « fake news », tout comme Donald Trump, président des États-Unis investi depuis un mois, ceux de CNN, du *New York Times*, etc.



Tweet de Florian Philippot.



Tweet de Donald Trump.

8. 2018 : « fake news » apparaît dans le palmarès des mots le plus employés par les médias selon la linguiste Jeanne Bordeau. Le mot est remplacé par « infox » au *Journal officiel* du 4 octobre 2018.

Lire l'article « [Terminologie : comment est né le mot "infox" ?](#) » sur culture.gouv.fr.

9. 22 décembre 2018 : promulgation en France de la loi contre la manipulation de l'information, couramment appelée « loi fake news » ou « loi infox ».

10. En 2019, apparaissent les « shallow fakes » qui reposent sur des techniques de montage. Joe Biden, lors de la campagne présidentielle américaine, en a été victime. Dans une vidéo virale partagée par la Maison-Blanche, il annonçait soutenir Donald Trump. Vidéo visible (en anglais) sur la [chaîne YouTube de Euronews](#).

FOCUS

LES ARTISTES FABRIQUENT-ILS DES FAKE NEWS ?

PAR JULIETTE LE TAILLANDIER DE GABORY

L'exposition « Fake news : art, fiction, mensonge » interroge le regard que porte l'art contemporain sur le phénomène des fake news. Les artistes s'emparent du sujet pour le dénoncer, démontent les trucages et autres artifices dont se servent les diffuseurs de fake news sur internet. Ils exhibent les ressorts économiques et idéologiques des grandes plateformes digitales. Mais créent-ils à leur tour de véritables fake news et dans quel but ? Quelle est, au fond, la définition d'une fake news et comment peut-elle s'appliquer dans le champ de l'art ?

Les Yes Men et le journal des bonnes nouvelles

Prenons l'exemple des deux activistes américains : Andy Bichlbaum et Mike Bonanno, dits aussi les Yes Men. Le 12 novembre 2008, ils diffusent, à plus de 100 000 exemplaires, dans les rues de New York, une fausse édition du New York Times n'annonçant que des bonnes nouvelles : la fin de la guerre en Irak, la gratuité des universités, l'instauration d'un salaire minimum.

Peut-on parler à cet égard de fake news, au sens de désinformation (cf. infographie « Fake news, infox, de quoi parle-t-on ? »), auquel cas y a-t-il une véritable intention de tromper le public ?

On remarque tout d'abord que le journal est daté de juillet 2009, soit huit mois après la date de distribution, comme s'il s'agissait d'un journal du futur. Ce ne sont donc pas de fausses informations en tant que telles puisqu'elles peuvent toujours se produire, dans un futur utopique... Ce décalage temporel indique bien d'emblée au lecteur qu'il n'est pas dans la réalité et qu'il s'agit plutôt d'un canular, ce dont sont d'ailleurs friands les Yes Men.

Un canular ne veut pas dire une simple blague légère et anodine. Cette performance peut aussi se voir comme un manifeste politique et une alerte pour les dirigeants du pays. À plusieurs reprises, dans le passé, les deux artistes ont recouru à cette forme du canular pour dénoncer, par la caricature et l'humour, les dérives du système capitaliste. Ils se sont attaqués ainsi à des grands groupes industriels, des géants de la finance ou des dirigeants politiques.

Ici, en l'occurrence, il s'agit de questionner la puissance des médias traditionnels, la presse écrite, symbolisée par l'une des plus grandes institutions de ce secteur, à savoir le New York Times. En effet, par leurs choix éditoriaux, les grands journaux retiennent une certaine vision du monde qu'ils présentent souvent comme la seule et unique,

et façonnent ainsi celle de millions de lecteurs et de citoyens.

Le terme « fake news » est un mot devenu très populaire et recouvre aujourd'hui des réalités variées. La performance des Yes Men, au sein de cet écosystème du faux, s'apparenterait plutôt à de la désinformation (cf. infographie « Fake news, infox, de quoi parle-t-on ? »). C'est-à-dire une mauvaise information, qualitativement imparfaite en raison d'erreurs de différentes natures. Elle n'est pas liée à une intention de tromper. Elle relève plus de l'erreur ou de la plaisanterie.

Les Yes Men prennent ainsi part au débat de société et deviennent des activistes politiques, des artistes militants. On parle alors d'« artistes ». Cette posture engagée, qui n'est pas neuve pour un artiste, interroge malgré tout le statut de la création artistique, qui se veut, selon Emmanuel Kant dans La Critique de la faculté de juger (1790), définie par une finalité sans fin. L'œuvre d'art est, en elle-même, sa propre fin. Dans ce cas, la performance s'inscrit dans un environnement et répond à un objectif qui lui est extérieur, même si par sa dimension spectaculaire et gaguesque, elle renoue avec cette définition gratuite et festive de l'art.



The Yes Men, The New York Times Special Edition, 2008.

Big Dada ou le succès planétaire des deepfakes

Dans l'exposition, un autre duo d'artistes engagés – Bill Posters et Daniel Howe – semble aussi fabriquer des fake news, non pas via le support traditionnel de la presse écrite mais par une technologie récente, utilisant l'intelligence artificielle et appelée le « deepfake ». Il s'agit d'une vidéo qui part des images réelles d'une personne et les transforme en y associant un discours complètement inventé ou relevant d'une autre source. On peut donc désormais faire dire ce que l'on veut à qui l'on veut. Cette technologie, d'ailleurs accessible à tous, repousse les frontières des fake news et leur donne une nouvelle force de frappe.

Posters & Howe ont créé ainsi en 2019, sous le titre *Big Dada*, plusieurs vidéos de cette manière. On y voit Mark Zuckerberg, fondateur de Facebook, se réjouir d'exploiter les données personnelles de millions d'utilisateurs. Ces vidéos deviennent très vite virales, provoquant un buzz planétaire. Les deux artistes ont donc fabriqué de fausses vidéos et les ont diffusées massivement sur les réseaux sociaux.

S'agit-il dans ce cas de fake news ? À nouveau, les artistes ne manifestent pas d'intention malveillante en tant que telle ou en tout cas ne sont pas dirigés par la recherche d'un gain personnel direct. Ils s'inscrivent plutôt dans une démarche de dénonciation politique au nom de l'intérêt général. Sur leur site internet, un cartel accompagne l'œuvre et mentionne qu'il s'agit bien de *AI-synthesised personas*. Le doute n'est donc pas permis. La question se pose tout de même dans le cadre de la diffusion massive de ces vidéos sur les réseaux sociaux et l'absence souvent de contextualisation des informations qui y circulent. Tous les internautes exposés à cette série de vidéos ont-ils immédiatement saisi qu'il s'agissait de vidéos truquées ?

Dans tous les cas, le buzz planétaire remporté par cette œuvre a eu des répercussions dans la réalité. Facebook et Instagram ont rapidement annoncé qu'ils renforçaient leur système de vérification des vidéos publiées sur leurs réseaux pour lutter contre la diffusion des deepfakes. De même, en partie suite à cette parution, l'Union européenne a débuté une réflexion portant sur une loi bannissant l'utilisation de la reconnaissance faciale dans les lieux publics pour lutter contre les déviances de cette technologie. Les artistes, en créant une fake news, se retrouvent au final à lutter contre ce phénomène en alertant indirectement les pouvoirs publics.

Voir l'œuvre *Big Dada* sur le site de Bill Posters : <http://billposters.ch/projects/big-dada>.

APPROCHE CULTURELLE DU FAUX

PAR ISABELLE MARTIN

La question des fake news constitue une réalité prégnante dans notre société du début du XXI^e siècle. Pour autant, il est important de faire comprendre aux élèves que les notions de vérification, de croisement des sources sont anciennes et que les questions du vrai, du faux, de l'expérimentation scientifique comme méthode de vérification, de la promotion de l'esprit critique traversent les époques et les genres culturels.

Littérature et dénonciation du faux à la fin du XVII^e siècle

Le texte « La dent d'or » [1], tiré de *l'Histoire des oracles* de Bernard Le Bovier de Fontenelle, publié fin XVII^e, est, à ce titre, précurseur de ce que sera la philosophie des Lumières au XVIII^e siècle. Le texte (court) se présente comme un récit amusant à visée argumentative : « En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. » L'auteur, qui est aussi un scientifique, se moque des pseudo-savants qui n'utilisent pas les méthodes expérimentales pour vérifier le phénomène et qui ne s'intéressent pas aux causes de celui-ci par manque de rigueur, échafaudant au contraire des théories farfelues ou mystiques.

Il critique aussi ceux qui se satisfont de compiler les (faux) travaux des autres. La conclusion est particulièrement savoureuse et tout à fait d'actualité : « Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accrochent très bien avec le faux. »

En d'autres termes, nous accordons parfois plus de confiance à des phénomènes qui ne sont pas avérés parce qu'ils confortent nos opinions et nos croyances (c'est ce qu'on appelle des « biais cognitifs », c'est-à-dire des tendances de notre esprit à des erreurs de raisonnement et de pensée, de manière inconsciente) qu'à des phénomènes existants dont nous ne savons pas expliquer les causes. Dans un épisode consacré à « La dent d'or », la chaîne YouTube Hygiène mentale rend la compréhension du récit un peu plus facile grâce à des illustrations.

La critique des scientifiques que présente Fontenelle peut être mise en parallèle avec la façon dont les approximations voire les fake news relatives à la Covid-19 ont pu se propager. Les intervenants présentés comme « experts » dans le domaine de la santé qui ont envahi les plateaux TV et les antennes des médias d'information ne nous ont pas toujours permis d'y voir très clair, tant les débats y ont parfois été contradictoires [2].

Images animées

Outre la littérature, le cinéma aussi traite de ce qui n'est qu'illusion/apparence, et se fonde sur la fiction, c'est-à-dire l'évocation de quelque chose qui n'est pas. Si le cinéma est par définition un genre fictionnel, le documentaire possède des frontières assez floues entre réel et fiction. Il rend compte du réel mais utilise les techniques, voire les codes de la fiction.

Sur le sujet des fake news et du complotisme, l'excellent « vrai-faux documentaire » *Opération Lune* de William Karel peut être étudié [3]. Réalisé en 2002, il accrédite la thèse selon laquelle la mission Apollo 11 – qui a permis en 1962 le premier pas de l'homme (et des Américains !) sur la Lune – serait une immense supercherie. Pour cela, il mêle vidéos et archives comportant des témoignages de personnalités réelles auxquelles il ajoute les interventions de comédiens qui jouent le rôle de témoins.

L'objectif premier était de faire un film drôle. William Karel joue sur la polysémie des images et « déstabilise notre rapport à l'image » [3] comme a pu le faire avant lui Chris Marker dans *Lettres de Sibérie* [4], documentaire épistolaire, filmé en 1957 aux confins de l'URSS (Russie). À partir d'un même montage vidéo, trois angles différents sont proposés à travers le discours de la voix off, prouvant par là même que le réel et sa représentation ne sont définitivement pas exempts de distorsions possibles.

[1] Retrouver le texte « La dent d'or » de Fontenelle en version tapuscrite, audio et vidéo dans la fiche « Les fake news en 10 dates clés ».

[2] Fiche « Covid-19 : évaluer la fiabilité des discours scientifiques sur YouTube » issue du dossier pédagogique de la Semaine de la presse et des médias à l'École 2020-2021 du CLEMI (page 21).

[3] W. Karel, *Opération Lune*, ARTE France/Point du Jour, 2002, 52 min. Disponible en VOD sur Arte. Consulter le dossier pédagogique et le débat auquel William Karel a participé.

[4] C. Marker, *Lettres de Sibérie*, 1957, 62 min. Voir la scène de présentation de la ville de Yakoutsk.

La diffusion des fake news

Les fausses nouvelles ont toujours existé mais elles prennent aujourd'hui une nouvelle ampleur, en particulier via les réseaux sociaux qui les diffusent et les démultiplient à l'infini en quelques secondes. Le public aussi joue son rôle en se montrant réceptif et actif dans la circulation de l'information, vraie ou fausse. À ce titre, les images conservent bien leur pouvoir de fascination et de raccourci. Elles sont ainsi des supports particulièrement efficaces de diffusion des fake news. Qu'ont à nous dire les artistes à ce sujet, eux pour qui l'image est bien souvent le point de départ et d'arrivée de la démarche ?

- 15 **LE POUVOIR DES IMAGES**
par Juliette Le Taillandier de Gabory
- 17 **PHOTOGRAPHIE ET NOTION DE POINT DE VUE**
par Isabelle Martin
- 18 **LES MÉCANISMES DU FAUX**
par Karen Prévost-Sorbe
- 20 **LES COÛTS DE LA DÉSINFORMATION**
par Karen Prévost-Sorbe
- 22 **LE PIZZAGATE**
par Karen Prévost-Sorbe

FOCUS

LE POUVOIR DES IMAGES

PAR JULIETTE LE TAILLANDIER DE GABORY

« Une image vaut mille mots ». On prête cette citation à Confucius qui nous dit combien l'image peut être efficace et l'emporte sur tout argumentaire construit avec des mots. En effet, saisie immédiatement par le cerveau humain, l'image porte en elle-même comme une évidence.

RESSOURCE EN +

Un exemple de détournement d'image : fiche « [Un pique-nique de migrants dans un cimetière à Calais ?](#) » issue du dossier pédagogique de la Semaine de la presse et des médias à l'École 2017 du CLEMI (page 16).

Le soupçon des images

Dès l'Antiquité, les philosophes ont réfléchi à la force des images et l'ont souvent combattue, dévalorisant ainsi toute forme d'art qui cherche à représenter le monde en images. Au premier chef, Platon. Pour lui, le monde visible n'est qu'une réplique grossière et illusoire du monde des idées, c'est-à-dire de la seule et unique vérité. Par conséquent, la représentation ou image des choses issues du monde visible se trouve éloignée de deux crans de la vérité et est donc forcément méprisable. Il y a finalement pour le philosophe trois niveaux ontologiques : l'idée de la chaise par exemple, l'objet chaise et l'image de la chaise. Platon reprend cette idée à travers la fameuse allégorie de la caverne. Il compare les hommes à des prisonniers privés de la lumière du jour, prenant les ombres sur la paroi pour la réalité des choses. Ils sont, au sens propre, prisonniers des images visibles et ainsi coupés de tout accès possible à la vérité. La force des images ne fait ainsi aucun doute et cela dès le IV^e siècle avant J.-C. (cf. fiche « [Photographie et notion de point de vue](#) »).

L'image photographique à l'épreuve du réel

L'invention de la photographie en 1839 transforme totalement notre rapport à l'image qui accède alors à un rang quasi-scientifique de preuve du réel, de témoignage de la réalité passée ou présente. C'est le cas, par exemple, de la photo d'archives utilisée par les historiens pour documenter leur travail d'enquête sur le passé.

Si l'image a le pouvoir de témoigner de la réalité du monde, elle a aussi la capacité de l'ajuster, la corriger voire la raccommo-der, à travers sa représentation et donc la mémoire que nous en conservons. Comme c'est le cas dans le travail d'Agnès Geoffroy. Partant de photographies d'archives, considérées non pas comme des images figées et closes sur elles-mêmes mais plutôt comme de la matière première vivante, l'artiste transforme certains clichés relatant des événements historiques douloureux pour en atténuer la violence.

Dans sa série *Incidental Gesture*, le diptyque *Libération I et II* représente une femme ton- due à la Libération, déshabillée et livrée à la foule sans doute pour avoir eu des relations avec l'occupant allemand pendant la guerre. L'artiste retravaille la photographie en rhabil- lant cette femme, lui rendant ainsi sa dignité et la réhabilitant rétrospectivement. Dans cette œuvre, Agnès Geoffroy s'intéresse à un fait historique tragique, pour le mettre en perspective et ainsi repenser nos mémoires douloureuses ainsi que leurs représentations.

Elle propose une délicate réécriture de l'his- toire pour faire acte de réparation. L'artiste se présente comme une « iconographe » qui « sonde, élabore et réactive les images » [1] qui font partie de notre mémoire commune. Autre exemple : l'œuvre intitulée *Laura Nel- son*, toujours dans la série *Incidental Gesture*, représente cette femme noire, pendue le 25 mai 1911 à un pont sur l'Oklahoma, aux États-Unis. L'artiste transforme la photogra- phie d'archive en effaçant la corde et la vic- time semble comme flotter dans les airs.



Agnès Geoffroy, série *Incidental Gestures*, *Libération I et Libération II*, 2011.

[1] Voir le dossier pédagogique réalisé sur le travail d'Agnès Geoffroy par le FRAC Auvergne.

Si l'artiste retouche des photographies, c'est pour porter attention aux représentations victimaire, loin de toute idée de manipulation malveillante, comme c'est le cas d'une fake news. En revanche, Agnès Geoffray dit bien s'inspirer de la pratique des régimes totalitaires de retoucher les images, la photographie agissant comme instrument du pouvoir. La première violence est l'exaction représentée, la seconde est de figer pour l'éternité un individu dans un statut de victime, par le biais de la photographie. « Toute cette falsification de l'histoire en vue de la propagande, comment la photo retouchée était un médium de l'État. » La propagande fait partie d'ailleurs de la typologie des fake news (cf. fiche « Fake news, infox, de quoi parle-t-on ? »).

Images, vidéos et fake news

Dans la société d'hypermédiatisation que l'on connaît aujourd'hui, l'image a pris une nouvelle ampleur. Nous avons des capacités infinies d'en produire de nouvelles et de les diffuser massivement. La réalité est connue d'abord et avant tout par les images qui en existent : nous vivons de plus en plus dans un monde virtuel où les images tiennent lieu de réalité.

Or une image est un espace potentiel de construction, de trucage, de détournement. Le vrai et le faux peuvent s'y entremêler, notamment grâce aux outils numériques de plus en plus sophistiqués qui permettent à tout un chacun de retravailler les images. Elles peuvent donc tromper, manipuler et emporter alors l'adhésion du public. Les fausses informations circulent ainsi à travers des milliers de photos ou vidéos montées de toutes pièces.

Alain Josseau, dans son œuvre *G255*, nous montre les coulisses de la fabrication d'une fausse image vidéo, telle qu'il en existe sur les réseaux sociaux. Il crée la maquette d'une ville détruite par la guerre qu'il filme avec la caméra de son téléphone portable. En ménageant dans son dispositif un arrière-plan vert (ce vert *G255* utilisé au cinéma, à la télévision ou sur internet pour incruster des images), il nous montre que cette scène pourra ensuite être intégrée à n'importe quel fond. Cette scène de guerre pourra donc s'être déroulée dans n'importe quelle ville, dans n'importe quel pays, en fonction de ce que souhaite lui faire dire l'auteur. Une vidéo de téléphone portable qui peut sembler être un témoin brut de la réalité peut aussi la détourner et la recomposer totalement.

Alain Josseau nous alerte ainsi sur la signification des images qui nous entourent et qui se substituent bien souvent à la réalité. L'image est d'abord et avant tout un espace hybride où réalité et mensonge s'entremêlent constamment.



Alain Josseau, *G255*, 2020.

L'image artificielle et la création de nouveaux mondes

L'image truquée, retravaillée peut servir comme support aux fake news qui circulent sur internet. Elle peut aussi devenir un objet artistique en tant que telle. Totalement artificielle, sans rapport aucun avec la réalité, elle fait apparaître de nouveaux mondes, des paysages imaginaires, comme c'est le cas de l'œuvre de Joan Fontcuberta. Dans la série *Orogenesis*, l'artiste part d'œuvres très célèbres de l'histoire de l'art et les réinterprète à l'aide d'un logiciel d'images de synthèse conçu pour des utilisations scientifiques et militaires. Il génère ainsi de nouvelles images qui représentent des paysages spectaculaires et idéaux. Inspirés de l'imaginaire romantique, ces paysages rappellent aussi l'industrie touristique et les produits que peuvent nous vendre les agences de voyage. Par ce stratagème, Joan Fontcuberta questionne notre perception des images qui seraient censées refléter la réalité.



Joan Fontcuberta, série *Orogenesis*, *Rousseau*, 2002.

PHOTOGRAPHIE ET NOTION DE POINT DE VUE

PAR ISABELLE MARTIN

Le développement des compétences d'analyse ou de lecture d'images fixes, et en particulier de photographies de presse, est une bonne manière de comprendre la notion de point de vue (angle) que l'on retrouve dans le traitement médiatique d'un événement. Sans traiter du faux, cette notion permet d'intégrer l'idée d'un écart entre la réalité et sa représentation.

Dans le travail de représentation du réel, si c'est le regard et la sensibilité qui guident l'artiste, on peut dire que le journaliste est guidé par son « honnêteté » à rendre compte du monde, faute de pouvoir être totalement objectif. Qui dit « honnêteté » dit respect d'une éthique et qui dit photoreporter dit professionnel respectant un code de déontologie. Sur la question de l'honnêteté, le magnifique texte « Objectif ? » d'Henri Bureau est à explorer [1].

Le cadrage que réalise le photojournaliste induit une vision partielle de la réalité (le champ couvert – ce que l'on voit à l'image – exclut le hors champ – ce que l'on ne voit pas) et des choix esthétiques qui sont au service d'un propos informatif. Pour permettre aux élèves de lire les images, il faut les former à leur grammaire [2]. Cette question des choix éditoriaux, esthétiques et techniques revient régulièrement sur le devant de la scène à l'occasion du World Press Photo, prestigieuse compétition professionnelle annuelle. Jusqu'où peut-on aller dans l'utilisation des techniques (usage des filtres, par exemple) pour ne pas trahir le réel ?

Le thème de l'infox peut être abordé via des photographies détournées, modifiées, voire manipulées dans l'intention de nuire. Vous en trouverez beaucoup sur les sites de fact checking (cf. focus « Panorama des offres de fact checking »). Il est important d'identifier avec les élèves sur quoi repose la manipulation (étymologiquement, « action de la main de l'homme » dont l'effet n'est pas toujours négatif) – à classer selon les intentions de celui qui manipule (cf. fiche « Fake news, infox, de quoi parle-t-on ? »). Il peut s'agir de cadrage trompeur (cadrage serré qui, contrairement à un plan large, laisse supposer qu'il y a énormément de monde), d'image ne correspondant pas à la situation (faux selfie de Thomas Pesquet par exemple), de fausse légende, d'effacement d'éléments, de personnages ou d'ajouts (cf. *Libération I et II* d'Agnès Geoffroy dans la fiche « Le pouvoir des images »).

Si le détournement d'images d'archives est intéressant sur un plan artistique, il interroge dans une perspective historique ou sur le plan informationnel. L'intention d'Agnès Geoffroy

a sans doute valeur de « réparation ». Ne vise-t-elle pas également à nous amener à nous interroger sur le travestissement du réel ? Que seront notre Histoire et le travail des historiens si les archives sont modifiées ? Le travail d'enquête sur des événements historiques que Serge Viallet [3] mène à partir d'images d'archives peut, à ce titre, être présenté aux élèves comme une démarche antagoniste à celle d'Agnès Geoffroy. Il recherche, dans la collection « *Mystères d'archives* », l'image originelle et originale de l'événement pour s'approcher le plus possible de la réalité qui fut.

Pistes pédagogiques pour la classe

Lister avec les élèves les réflexes à avoir face à une photo, ne serait-ce que vérifier la cohérence entre sa date et ce qu'on voit à l'image (pas de feuille sur les arbres en hiver, par exemple).

Montrer les possibilités de manipulation et de détournement des images. Dans une photo, isoler, à l'aide d'un cache, un ou deux éléments et demander aux élèves d'interpréter l'image (dénotation/connotation).

Élargir le cadre en dévoilant des éléments supplémentaires et faire refaire le même travail d'interprétation aux élèves, puis dévoiler la totalité de la photo et confronter avec les interprétations précédentes [4].

Présenter une petite histoire du réel et de sa représentation à travers quelques exemples [5]. Baudelaire, par exemple, qui au XIX^e siècle déclare dans *Extrait du Salon de 1859* sa détestation de la photographie, qualifiée de « moyen étranger à l'art » utilisant des « stratagèmes indignes » : « L'industrie qui nous donnerait un résultat identique à la nature serait l'art absolu. Un Dieu vengeur a exaucé les vœux de cette multitude. Daguerre fut son messie. Et alors elle se dit : "Puisque la photographie nous donne toutes les garanties désirables d'exactitude (ils croient cela, les insensés !), l'art c'est la photographie"[...] » [6]. En vérité, pour l'écrivain et poète, la photographie reste méprisable dans le rapport trop étroit avec le réel qu'elle entretient !

[1] H. Bureau, « Objectif ? », Visa pour l'image, 2020.

[2] Voir la rubrique « Se former en ligne » du Pearltrees du CLEMI Bordeaux « Illustrer par la photo ».

[3] Voir la collection « Mystères d'archives » de Serge Viallet sur ARTÉ. Consulter également son témoignage au FIPADOC 2019 où il était invité d'honneur.

[4] « Confinement : ces photographes montrent comment manipuler l'opinion avec des photos prises selon différents angles », Presse Citron, 2 mai 2020.

[5] A. Weinberg, « L'histoire des images en cinq étapes », Sciences Humaines, 21 août 2018.

[6] Baudelaire, Extrait du Salon de 1859.

FOCUS

LES MÉCANISMES
DU FAUX

PAR KAREN PRÉVOST-SORBE

L'expression « fake news » s'est répandue très rapidement lors de la victoire de Donald Trump à l'élection présidentielle américaine en 2016. Elle a connu un succès redoublé lorsque le 45^e président des États-Unis lui-même s'est mis à l'employer dans ses tweets et n'a eu de cesse de critiquer le traitement médiatique à son égard. Il a ainsi accusé ouvertement de grands médias américains comme le *New York Times*, le *Washington Post* ou bien encore CNN.



Tweet de Donald Trump.

RESSOURCES EN +

Voir l'[interview de Laurent Bigot](#), directeur de l'École publique de journalisme de Tours (EPJT), journaliste et maître de conférences Fact checking et IFCN, produite pour l'exposition, autour des réseaux sociaux et la propagation des fake news.

Consulter la [data visualisation](#) présentée dans l'exposition.

Depuis, la formule « fake news » a circulé rapidement, ce qui traduit une réelle popularité de ce syntagme. Or, cette expression recoupe des réalités très différentes. Ce terme est loin de désigner une seule et même dimension du faux. Des tentatives de classification ont été menées (Wardle [1]). Ces fausses informations ont un point commun : le support utilisé, le vecteur emprunté. Internet et plus particulièrement les réseaux sociaux ont pris une place prépondérante dans notre société. « Les "tuyaux" sont neutres, mais ils permettent une viralité, une vitesse de propagation qui n'existait évidemment pas au temps de la "rumeur d'Orléans" étudiée par Edgar Morin il y a quarante ans » (Haski [2]).

Une fausse information peut être partagée instantanément et diffusée à des milliers de personnes. Les réseaux sociaux offrent une caisse de résonance incroyable aux fausses informations. D'un point de vue historique, les fausses informations s'inscrivent dans une longue lignée de faux et de contrefaçons. Mais ce phénomène interroge aujourd'hui grandement nos sociétés à cause de son ampleur et de ses formes. Sommes-nous entrés dans une ère de la « post-vérité », la diffusion de ces fausses informations traduit-elle une multiplication des crédules, comme le dit le sociologue Gérard Bronner [3], ou bien est-ce un délitement de l'esprit critique ?

[1] C. Wardle, « Fake news, la complexité de la désinformation », *First Draft*, 17 mars 2017.

[2] P. Haski, « Démêler le vrai du faux », *Esprit*, n° 3, mars 2018, p. 18-21.

[3] G. Bronner, *La Démocratie des crédules*, Paris, PUF, 2013.

[4] A. Gunthert, « Et si on arrêtait avec les bulles de filtres ? », *L'image sociale*, 13 novembre 2015.

Face à la massification
de l'information

Depuis l'apparition d'internet, on assiste à une massification de l'information. L'explosion de l'offre facilite la présence de propositions cognitives différentes sur le marché et leur plus grande accessibilité. Mais comment faire le tri, démêler le vrai du faux ? Face à cette offre pléthorique, les individus sont plus facilement tentés de composer leur propre vision du monde. Toutes les conditions sont réunies pour que ce biais cognitif appelé « biais de confirmation » détourne les individus de la vérité.

Il s'agit d'un biais cognitif puissant qui pérennise les croyances : les individus ont tendance à ne consulter que les informations qui épousent leur sensibilité. De la même façon, les algorithmes, notamment ceux des réseaux sociaux, contribuent à filtrer discrètement les contenus visibles des internautes en s'appuyant sur différentes données collectées sur eux. Ainsi, les individus s'enferment progressivement dans des bulles informationnelles et voient leur libre arbitre limité.

La « bulle de filtres » est un concept développé par Eli Pariser dans les années 2010. Selon lui, elle désigne à la fois le filtrage de l'information qui parvient aux internautes par différents filtres et l'état d'isolement intellectuel et culturel dans lequel ils se trouvent, quand les informations qu'ils recherchent sur internet résultent d'une personnalisation mise en place à leur insu. Ce concept fortement médiatisé est critiqué par la trop grande importance accordée aux algorithmes et aux mesures techniques de personnalisation. Les filtres auraient moins d'importance que d'autres mécanismes tels que les chambres d'écho. Selon Dominique Cardon, « la bulle, c'est nous qui la créons. Par un mécanisme typique de reproduction sociale. Le vrai filtre, c'est le choix de nos amis, plus que l'algorithme de Facebook » [4].

Face à la régulation des contenus sur les réseaux sociaux

La circulation des fausses informations a des conséquences directes sur le fonctionnement de la sphère publique et des démocraties, notamment lors des élections qui sont des moments privilégiés pour des actions de manipulation de l'information et de l'opinion publique. Cependant, comme le rappellent des chercheurs, le véritable enjeu de la circulation de ces contenus problématiques réside dans une volonté de réguler l'information, en particulier sur les réseaux sociaux.

Des plateformes telles que Facebook, Twitter ou encore YouTube ont, en effet, des responsabilités. Comme le souligne Romain Badouard [5], « les plateformes ne sont pas neutres par rapport aux contenus qu'elles hébergent. Via leurs algorithmes, elles exercent des activités de filtrage, de tri, de mise en visibilité des informations, qui peuvent s'apparenter à des activités éditoriales. Même si, à ce jour, elles ont le statut d'hébergeur et non d'éditeur de contenu ». Ces plateformes ne considèrent pas la véracité ou l'objectivité des sites d'informations comme des critères prioritaires dans le classement qu'elles opèrent (Frau-Meigs [6]). Elles se focalisent uniquement sur l'engagement.

Mais la pression s'intensifie sur les acteurs de l'économie numérique, notamment de la part des gouvernements et des États, pour qu'une régulation soit instaurée. Ces plateformes ont mis du temps à réagir face à la désinformation. Des affaires telles que Cambridge Analytica ont aussi eu de lourdes répercussions. Les plateformes ont finalement opté pour plus de transparence et ont mis en place, récemment, un arsenal de mesures pour lutter plus efficacement contre la désinformation et les faux comptes.

Les campagnes d'ingérence russe dans l'élection présidentielle américaine de 2016 ont mis à jour l'impact des « usines à trolls » sur le débat public aux États-Unis. Ces trolls se servent de toutes les plateformes pour accroître leur influence. Pour les élections européennes en 2019, Twitter, Facebook, etc. ont développé de nouvelles fonctionnalités pour contrer les fausses informations. Les géants du web ont également supprimé des milliers de faux comptes. Facebook assure ainsi avoir supprimé 5,4 milliards de faux comptes d'utilisateurs en 2019 (un record !).

Face à de nouveaux défis

Les travaux de la chercheuse française Camille François, menés dans les data sciences, sont très intéressants. Elle se focalise tout particulièrement sur la manière dont les informations circulent sur les plateformes grâce au *machine learning* (technologie de l'intelligence artificielle). Elle mène également un important travail d'enquête pour détecter les campagnes de manipulation de l'information en utilisant la méthode du *digital forensics* (investigation numérique). L'approche data-scientiste du phénomène des fake news est aujourd'hui incontournable. De nombreux articles ou encore des vidéos sont ainsi créés grâce à quelques outils alimentés par l'intelligence artificielle (IA), ce qui suscite des inquiétudes au sujet d'une potentielle utilisation malveillante de cette technologie. Les deepfakes en sont un parfait exemple : la qualité de ces images semble très convaincante aux yeux des humains (cf. la fiche « [Les artistes fabriquent-ils des fake news ?](#) »).

[5] R. Badouard, *Les Nouvelles Lois du web. Modération et censure*, Paris, Seuil, 2020.

[6] D. Frau-Meigs, *Faut-il avoir peur des fake news ?*, Paris, La Documentation française, 2019.

LES COÛTS DE LA DÉSINFORMATION

PAR KAREN PRÉVOST-SORBE

« Le faux va plus vite, plus loin que le vrai. » Cette affirmation est la conclusion d'un trio de chercheurs (Sinan Aral, Deb Roy et Soroush Vosoughi) du MIT Media Lab, après un long travail d'enquête sur un corpus de 126 000 histoires qui se sont répandues sur Twitter entre 2004 et 2017 aux États-Unis. Ces histoires ont été retweetées par 3 millions de personnes au moins 4,5 millions de fois.

RESSOURCES EN +

M. Tozzi, « La discussion à visée démocratique et philosophique (DVDP) : finalité, enjeux, pratiques », *Diotime*, n° 74, octobre 2017.

O. Falhun, « Fake news & climat : le débat », On crée le déclic, 26 janvier 2020.

Ressource Éduscol sur le « débat réglé », septembre 2015.

Ressource Réseau Canopé sur le « débat mouvant », issue de *Esprit critique*, Futuroscope, Réseau Canopé, 2019.

L'étude, publiée dans la revue *Science* [1], met en évidence que « les fausses nouvelles sont diffusées plus vite, plus loin, et plus largement que les vraies. Les "cascades" de retweets font intervenir plus de personnes, elles entraînent plus de retweets, et sont plus "virales". Celles qui sont le plus diffusées concernent la politique [...] suivent ensuite "les légendes urbaines", celles sur les affaires économiques, puis la science, le divertissement et enfin les désastres naturels » (Sylvestre Huet [2]). Ce travail d'enquête réalisé avec Twitter montre certes que les plateformes participent à la diffusion des fausses informations, mais il met également en lumière les coûts de la désinformation pour notre société.

La diffusion du faux a un coût démocratique

Cela peut coûter très cher. Selon une étude publiée en 2019 par la société israélienne de cybersécurité CHEQ et l'université de Baltimore, les fausses informations coûtent plus de 78 milliards de dollars par an à l'économie mondiale.

Les conséquences ne s'arrêtent pas là. La santé est également impactée. Récemment, des chercheurs de l'université d'East Anglia, au Royaume-Uni, ont montré que les fausses informations sur la Covid-19 tendaient à circuler plus rapidement que les vraies et à aggraver l'épidémie, en générant des comportements à risques. Dans un discours prononcé le 27 mars 2020, le secrétaire général de l'ONU, António Guterres a montré son inquiétude face à ce phénomène : « Notre ennemi commun est la Covid-19, mais notre ennemi est aussi une "infodémie" de désinformation. » Il a appelé à « promouvoir de toute urgence les faits et la science, l'espoir et la solidarité au détriment du désespoir et de la division » [3].

La désinformation peut également exacerber des divisions socioculturelles en jouant sur les tensions ethniques, raciales, religieuses et nationalistes. On peut citer l'exemple donné en 2017 par la chercheuse américaine Samantha Stanley (et repris

dans un article du site québécois Agence Science-Pressé en septembre 2020). Une émeute a été causée par une foule de 500 personnes au Myanmar (Birmanie) à la suite de la publication sur Facebook d'une rumeur selon laquelle le propriétaire musulman d'une boutique de thé aurait violé une employée bouddhiste. Deux personnes ont été tuées lors de ce désastreux événement. La désinformation peut mener à des actions violentes.

Récemment, les images de militants pro-Trump envahissant le Capitole, le 6 janvier 2021, ont choqué le monde entier. Cet événement sidérant peut être considéré comme l'épilogue « de centaines de faits alternatifs répétés et retweetés des milliers et des millions de fois [qui] ont fini par fabriquer une réalité alternative » [4]. Une vérité alternative qui s'est forgée et imposée durant quatre années à coups de fake news, relayées par les supporters de Donald Trump (et le président lui-même) via internet et les réseaux sociaux. La croyance est devenue plus forte que la vérité. Les conséquences sont dramatiques : cinq morts dans l'attaque du Capitole, et un pays meurtri par ses divisions. La démocratie américaine est mise à mal [4].



André-Philippe Côté, *Fake news*, paru dans *Le Soleil* (Québec), 16 décembre 2017.

[1] S. Aral, D. Roy et S. Vosoughi, « The Spread of True and False News Online », *Sciences*, vol. 359, 9 mars 2018, p. 1146-1151.

[2] S. Huet, « Sur Twitter, le faux plus fort que le vrai », *Sciences²* (blog), *Le Monde*, 8 mars 2018.

[3] ONU, « COVID-19 : le système de l'ONU en alerte contre l'"infodémie" et la cybercriminalité », ONU, 2 avril 2020.

[4] E. Viennot, « Un Capitole et deux Amériques, une démocratie et deux réalités », *Libération*, 17 janvier 2021.

ENTRÉES POSSIBLES DANS LES PROGRAMMES DU LYCÉE

En seconde, première et terminale : sciences économiques et sociales.

En seconde et première : sciences de la vie et de la Terre.

En première : enseignement de spécialité « histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques ».

En terminale :

→ enseignement scientifique ;

→ programme optionnel de droit et grands enjeux du monde contemporain.

Classes préparant au certificat d'aptitude professionnelle :

→ enseignement moral et civique – premier objet d'étude « Devenir citoyen, de l'École à la société », second thème « La protection des libertés : défense et sécurité » ;

→ français – objet d'étude « S'informer, informer, communiquer ».

Classe de seconde professionnelle : français – objet d'étude

« S'informer, informer : les circuits de l'information ».

Le dessin de presse, réalisé par Côté, scénariste et dessinateur québécois, est très intéressant pour la classe. Daté de 2017, il délivre un message en lien avec l'actualité récente. Les fake news peuvent devenir de véritables « outils de propagande » au service d'une idéologie, d'un mouvement nébuleux et conspirationniste à l'image de QAnon aux États-Unis. « Ce qui s'est passé au Capitole était hautement prévisible. On le voyait notamment venir sur les réseaux sociaux alternatifs comme Gab et Parler, où sont repliés les adeptes du mouvement QAnon depuis que Facebook et YouTube les ont bannis », affirme le politologue David Morin, cotitulaire de la chaire de l'Unesco en prévention de la radicalisation et de l'extrémisme violent. Les militants pro-Trump qui ont participé à cette insurrection constituent une masse qui se radicalise progressivement, alimentée par des fake news. Le mouvement complotiste pro-Trump n'est plus une créature du web. Il a basculé dans le réel avec un acte violent.

Comme le souligne Divina Frau-Meigs, dans une interview pour *Le Monde* datée du 8 mars 2018 [5], « l'effet le plus grave de la diffusion massive du faux, c'est de répandre un doute généralisé sur l'information, les institutions démocratiques, les savoirs scientifiques... Si tout est faux, la science aussi, on en voit le résultat avec les débats sur la vaccination ou le climat. Ne plus pouvoir faire confiance à une information vraie génère une atmosphère malsaine, susceptible de miner tout projet démocratique qui suppose une confiance ».

Le débat pour aborder les fake news en classe

La discussion à visée démocratique et philosophique peut être un dispositif intéressant pour aborder le sujet des fausses informations en classe. Elle permet aux élèves de se questionner, de débattre, de se confronter

aux autres et de construire une argumentation. On est là dans un véritable exercice d'apprentissage de la citoyenneté.

L'environnement, notamment la question du réchauffement climatique, est l'un des sujets qui suscitent le plus de fausses informations sur internet et les réseaux sociaux. Les élèves pourraient, par exemple, débattre autour de la question suivante : « Les fake news peuvent-elles influencer le débat sur le climat ? »

La construction des savoirs

Ce travail va conduire les élèves à mener préalablement un travail de recherche infodocumentaire sur les fausses informations qui circulent sur l'environnement et à les trier (catégories, impacts, intentions), complété si besoin par l'enseignant. Cette activité pourrait conclure une séquence pédagogique sur la désinformation, notamment en sciences. Cela permet de mobiliser les connaissances acquises sur ce sujet par les élèves en mobilisant leur esprit critique, leur capacité à démontrer et à argumenter à l'oral.

La conduite de la discussion

Durée : 45-60 minutes pour explorer, confronter et structurer des idées.

Organisation : la parole est régie par des règles démocratiques. Les élèves se mettent en cercle.

Répartition des rôles :

→ trois co-animateurs sont choisis, à savoir un président, un reformulateur et un synthétiseur. Un observateur est également nommé. Les autres élèves sont les « discutants » ;

→ l'enseignant est l'animateur du débat sur le fond (met en place le dispositif, veille au bon déroulement du dispositif et anime la phase métacognitive après la discussion) ;

→ l'élève président répartit la parole selon des règles. Il ne participe pas à la discussion ;

→ l'élève reformulateur, à la demande de l'enseignant, redit ce qui vient d'être dit par un camarade. Il ne participe pas à la discussion ;

→ l'élève synthétiseur, reformulateur à moyen terme, écoute et essaye de comprendre, note ce qu'il a compris, et renvoie au groupe, lorsque le président le lui demande, ce qu'il a retenu à partir de ses notes. Il ne participe pas à la discussion, car il a déjà un travail complexe à faire ;

→ l'élève observateur a pour fonction de prélever des informations précises pour faire prendre conscience de ce qui se passe. Ces observations d'ordre divers servent ensuite à l'analyse du débat sur sa forme comme sur le fond.

Synthèse finale : une courte synthèse peut être rédigée pour garder une trace de la discussion.

[5] D. Frau-Meigs (2019), Faut-il avoir peur des fake news ? La Documentation française, Paris, p. 75-108.

PISTES
PÉDAGOGIQUES

LE PIZZAGATE

PAR KAREN PRÉVOST-SORBE

Le Pizzagate éclate en octobre 2016 à la fin de la campagne présidentielle américaine opposant la démocrate Hillary Clinton et le républicain Donald Trump. Alors que les deux candidats sont au coude à coude dans la course à la Maison-Blanche, une théorie conspirationniste se propage très rapidement sur internet et les réseaux sociaux. Hillary Clinton serait à la tête d'un réseau pédophile dont le QG se trouverait dans le sous-sol d'une pizzeria de Washington.

RESSOURCES EN +

Voir la [vidéo d'animation](#) produite pour l'exposition sur ce sujet.

« Le Pizzagate », Affaires sensibles, France Inter, avril 2019.

« Pizzagate : Hillary face au complot », série vidéo « La fabrique du mensonge », Lumni, 2019.

C. Levenson, « [Le pizzagate, dernière délirante théorie du complot anti-Clinton](#) », Slate, 23 novembre 2016.

T. Faussabry, « [Qu'est-ce que "QAnon", le phénomène complotiste visible dans les meetings de Trump ?](#) », Les décodeurs, Le Monde, 24 septembre 2018.

Cette histoire délirante est réfutée très rapidement par les services de police et les médias américains. Mais la controverse se poursuit après l'élection de Donald Trump début novembre 2016. Cette théorie inventée de toutes pièces a failli conduire à un drame bien réel. La pizzeria « Comet Ping Pong » (identifiée comme le centre du complot) et ses employés sont la cible de nombreuses menaces. Le 4 décembre 2016, Edgar Maddison Welch entre dans la pizzeria muni d'un fusil d'assaut AR-15, menace un employé avant de faire feu dans l'établissement.

Le Pizzagate est une affaire incroyable qui permet d'étudier l'anatomie d'une fake news, d'en saisir la viralité, afin de mieux en comprendre les conséquences.

Genèse d'une théorie conspirationniste

À 48 heures du second débat présidentiel, Wikileaks, la plateforme fondée par Julian Assange en 2006, dévoile plus de 2 000 e-mails piratés sur les comptes de l'équipe d'Hillary Clinton. Un mail anodin rédigé par une assistante à l'attention de John Podesta, responsable de la campagne électorale d'Hillary Clinton, retient l'attention des internautes. Il mentionne un mouchoir sur lequel est dessiné le plan d'une pizzeria. Les complotistes y voient un message codé. Le mot « pizza » est en effet employé comme nom de code pour désigner « fille » dans les réseaux pédophiles (*Urban dictionary*, 2010).

Rapidement, sur des sites comme Reddit et 4Chan, de fausses informations circulent selon lesquelles John Podesta fait partie d'un réseau pédophile qui utilise une pizzeria de Washington comme quartier général. Cette pizzeria est tenue par James Alefantis, un leueur de fonds pro-démocrate. Hillary Clinton serait complice. La théorie se diffuse également sur les réseaux sociaux comme Facebook et Twitter sous le hashtag #Pizzagate. L'affaire du Pizzagate est lancée.

Cette théorie est en fait un agrégat de rumeurs anciennes diffusées sur le web ultra-conservateur et à tendance conspirationniste américain, avec l'idée centrale qu'il existerait un « trafic d'enfants » au sommet de l'appareil démocrate. Ces récits sensationnels sont surtout portés par le mouvement QAnon. Il s'agit d'une mouvance conspirationniste américaine née sur le web en 2017, regroupant des promoteurs de théories du complot selon lesquelles une guerre secrète aurait lieu entre Donald Trump et des élites implantées dans le gouvernement, les milieux financiers et les médias, qui commettraient des crimes pédophiles. QAnon est, quant à lui, qualifié de « phénomène dangereux car contenant tous les éléments qui pourraient lancer un soulèvement, inciter à la violence voire pousser à une révolte politique » (Clint Watts, ancien agent du FBI, propos rapportés dans *Le Monde*, 24 septembre 2018).

Un délire viral qui conduit à des coups de feu dans une pizzeria

La « théorie » est sortie de l'ombre en passant d'une plateforme à une autre dans un temps record. Elle s'est renforcée en donnant à des détails insignifiants une signification. Des relais importants ont permis à cette folle théorie de sortir de forums obscurs et anonymisés pour atteindre le grand public. Des médias en ont parlé pour montrer que cette théorie ne reposait sur rien. Des responsables politiques de haut rang, comme le général Mike Flynn, futur conseiller à la sécurité nationale de Donald Trump, l'ont faite circuler sur les réseaux sociaux, laissant entendre que cela pouvait être vrai. Des géants du web tels que Google ont participé également à la propagation de cette théorie.

Durant cette période, de plus en plus de recherches associant les mots « Podesta » et « Pédophilie » sont réalisées sur les moteurs de recherche. Face à ces demandes, Google affiche des résultats qui renvoient majoritairement vers des sites conspirationnistes, se



Tweet de Michael G. Flynn.

souciant peu de la vérité et participant ainsi à la diffusion de fausses informations. Malgré les nombreuses corrections et améliorations qu'a connu l'algorithme de Google, différents critères influencent la visibilité d'une publication, et aucun n'est objectif ou neutre. Par exemple, plus le nombre de pages citant un document est grand, plus ce document est considéré comme important et mis en avant dans les réponses aux requêtes.

Le 4 décembre 2016, l'arrestation d'Edgar Maddison Welch marque le point culminant de cette affaire invraisemblable. Ce dernier a expliqué aux policiers avoir parcouru plus de 500 km de la Caroline du Nord à Washington pour mener sa propre enquête. Il avait lu en ligne que des « enfants sexuels » se trouvaient dans la pizzeria. L'incident aurait pu se terminer dans un bain de sang.

Un nouveau rapport à l'information et à la vérité

Cette histoire montre la rapidité et l'emprise que peuvent avoir des constructions collectives comme le Pizzagate sur le rapport qu'entretiennent des individus avec les faits et la vérité. Cette « théorie » s'est propagée de manière virale sur internet et les réseaux sociaux, malgré les nombreuses enquêtes journalistiques qui l'ont dénoncée. Cette affaire questionne : le rapport à l'information et à la vérité aurait-il changé ? Pour les médias de masse, ce fait divers illustre l'avènement de l'ère de la « post-vérité » et le pouvoir de nuisance des fake news. Le dictionnaire britannique d'Oxford en donne la définition suivante : « Circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence pour modeler l'opinion publique que les appels à l'émotion et aux opinions personnelles. » Cette histoire a bouleversé la campagne présidentielle américaine de 2016.

ENTRÉE POSSIBLE DANS LES PROGRAMMES DU LYCÉE

En première : spécialité « histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques » (thème 4).

Classes préparant au certificat d'aptitude professionnelle : français – objet d'étude « S'informer, informer, communiquer ».

Classe de seconde professionnelle : français – objet d'étude « S'informer, informer : les circuits de l'information ».

Piste pédagogique pour la classe

Le Pizzagate est une étude de cas très intéressante pour la classe. L'analyse de cette affaire invraisemblable amène les élèves à se questionner et à s'interroger sur le phénomène complexe des fake news. On peut, par exemple, commencer par présenter le cas en classe pour établir le contexte à partir d'un corpus de documents de nature différente (un article de presse, un reportage audio/vidéo, un dessin de presse...). Il est important de bien préciser aux élèves le contexte particulier dans lequel s'inscrit cette théorie du complot, celui des élections présidentielles américaines de 2016. Les élèves pourront également réaliser des recherches sur le Pizzagate.

En s'appuyant sur le modèle GAMMA (Goal, Audience Message, Messenger, Medium, call to Action), on pourra amener les élèves à « disséquer » cette fake news pour mieux en comprendre les ramifications et les conséquences. Cette démarche de questionnement permet de mobiliser leur esprit critique. Les élèves pourront, par exemple, répondre aux questions suivantes de manière collaborative : quel est le but derrière cette théorie ? Quelles sont les motivations des instigateurs de cette théorie ? Qui sont les instigateurs de cette théorie ? Quel est le message envoyé ? Comment cette théorie est-elle diffusée ? Qui sont les personnes qui croient à cette théorie ? Pourquoi cette théorie est-elle crédible pour des Américains ? Qu'est-ce que cette théorie veut amener les gens à faire ? Quel est l'impact de cette théorie ?

Quelles solutions ?

Mensonges, rumeurs, tromperies, manipulations...
Quels réflexes acquérir pour éviter de se faire piéger ?
À l'heure où les croyances priment parfois sur les faits, comment agir et réagir face à la propagation des discours complotistes ?
Et comment les artistes peuvent nous y aider ? Cette troisième partie s'attache à esquisser des solutions et propose des outils concrets pour apprendre à s'informer : peut-être le meilleur rempart contre la désinformation !

- 25 **PANORAMA DES OFFRES DE FACT CHECKING**
par Isabelle Martin
- 27 **LES ARTISTES, DES LANCEURS D'ALERTE ?**
par Juliette Le Taillandier de Gabory
- 29 **EXPLORER LE DESSIN DE PRESSE**
par Samuel Baluret
- 32 **RÉAGIR ET AGIR FACE AUX FAKE NEWS**
par Karen Prévost-Sorbe
- 35 **LES QUESTIONS À SE POSER FACE À UN CONTENU SUR LE WEB**
par Isabelle Martin

PANORAMA DES OFFRES DE FACT CHECKING

PAR ISABELLE MARTIN

La vérification de l'information constitue une des étapes de base du travail journalistique. C'est en amont de la publication que celle-ci s'effectue au sein des rédactions. Avec la massification de l'information générée par l'arrivée du web social dans les années 2000, certains médias ont développé en interne et assez tôt des dispositifs de fact checking dont le but est à la fois de vérifier des contenus informationnels circulant sur le web et de mettre à disposition de leur public des ressources utiles pour s'y retrouver (guides de vérification, vidéos explicatives, etc.).

RESSOURCES EN +

Voir l'interview de Denis Teyssou, journaliste et responsable du MediaLab AFP, produite pour l'exposition, autour des outils pour décrypter les images et vidéos sur internet.

Fiche « [Le fact checking, ou journalisme de vérification](#) » de Cédric Mathiot, journaliste, responsable de la rubrique Désintox (devenue depuis Checknews) de *Libération*, issue de la brochure « Éducation aux médias et à l'information 2020-2021 » du CLEMI (page 38).

[1] Retrouver toutes les vidéos dans la rubrique « Désintox » du « 28 Minutes » d'Arte.

[2] « Les Décodeurs, c'est fini, place aux Décodeurs ! », blog des Décodeurs, 7 mars 2014.

[3] Site Les Observateurs de France 24 : <https://observers.france24.com/fr>. Voir également les articles tagués « Guide de vérification ».

[4] L. Bigot, « Le fact checking ou la réinvention d'une pratique de vérification », *Communication & Langages*, vol. 2, n° 192, 2017, p. 131-156.

[5] Grégoire Lemarchand lors du débat « Avec la pandémie, une épidémie de fake news » de la 10^e édition des Tribunes de la presse, le 26 novembre 2020 à Bordeaux.

Les précurseurs

La rubrique « Désintox » de *Libération*, dès 2008, fait figure de pionnière. Elle se décline actuellement encore à la télévision, dans des vidéos d'animation d'1 min 30 diffusées dans le magazine d'actualité « 28 Minutes » d'Arte [1] mais a été remplacée dans le quotidien national et sur son site internet par Checknews. Présentée comme un service proposé aux lecteurs – « Posez vos questions, nous prendrons le temps d'enquêter avant de vous répondre » –, la ressource constitue également une banque de faits vérifiés (presque six mille réponses apportées à ce jour !) comme la plupart des autres dispositifs de vérification déployés.

En 2009, ce sont Les Décodeurs du quotidien national *Le Monde* qui lancent ce qui est un blog à l'époque [2]. Son but est « de passer au crible les propos des hommes et femmes publiques pour y démêler le vrai du faux ». Le site tel que nous le connaissons aujourd'hui date de 2014. En 2017, la rédaction a développé le Décodex, outil qui se décline sous différentes formes (moteur de recherche, extension pour navigateur et robot répondant aux questions sur Messenger/Facebook) et qui propose une évaluation du niveau de fiabilité de l'information.

Les Observateurs de France 24 proposent, depuis 2007, un espace de vérification contributif et mettent à disposition des outils pour le grand public [3]. France Info propose une rubrique « Vrai ou Fake ? ». La presse quotidienne nationale gratuite s'y est mise également avec la rubrique « Fake-Off » de *20 Minutes*, par exemple, créée en 2017, qui mobilise deux journalistes spécialisés.

D'une vérification en amont à un contrôle a posteriori

L'univers informationnel a beaucoup changé en passant du xx^e au xxi^e siècle : le volume

d'informations produites et diffusées s'est énormément accru et à la vérification inhérente à tout travail journalistique, s'ajoute la vérification de contenus non journalistiques qui circulent sur le web. Laurent Bigot insiste sur le fait que « l'appellation fact checking de ces dernières années a ainsi opéré un glissement pour désigner, non plus la vérification exhaustive et systématique des contenus journalistiques a priori, mais le contrôle ponctuel de citations publiques a posteriori. Si bien que sous une même dénomination, plutôt flatteuse et fortement crédible, s'opère aujourd'hui un exercice sensiblement différent de celui des origines » [4].

En France, c'est l'Agence France Presse (AFP) qui a déployé le dispositif le plus important de vérification. Près de cent journalistes sont mobilisés depuis trois ans, accompagnés d'experts. « La détection des fausses informations est essentiellement manuelle et humaine. Les infox ne sont pas forcément techniquement très sophistiquées. Il circule davantage de photomontages grossiers que de deepfakes », déclare ainsi Grégoire Lemarchand, chef des réseaux sociaux et du fact checking à l'AFP [5]. La vérification de l'information et le fact checking constituent un des axes de développement majeurs de l'agence de presse. Il y va sans doute de sa crédibilité et légitimité en matière d'information puisqu'elle fournit des contenus informatifs à des médias professionnels à l'échelle mondiale. « Si on rapporte cependant le nombre de vérifications effectuées par mois (3 000) au nombre d'informations publiées chaque jour en ligne dans le monde (100 millions), il y a clairement un problème d'échelle. » [5]

Les sites dédiés à la vérification de l'information sont par ailleurs consultés par des publics déjà avertis et plusieurs études ont montré que si l'infox fait le buzz par son côté spectaculaire, les démentis apportés ont souvent fort peu d'impact auprès du grand public. Les complotistes de leur côté y voient leurs croyances renforcées ! « Si on essaie de me convaincre que c'est faux, c'est justement parce que c'est vrai ! »

Les initiatives menées par les médias d'information ont pour but de vérifier des contenus publiés et de limiter leur diffusion. En septembre 2020, les journaux membres de l'Alliance de la presse d'information générale ont signé une charte pour la traçabilité de l'information [6] dont le but est d'expliquer clairement à leurs lecteurs d'où vient l'information en l'attribuant au média qui l'a révélée. Elle concerne plus de trente signataires représentant soixante titres de presse.

nelles, médiatiques et numériques (citoyenneté numérique) ont été reconnues par tous comme solution de prévention qui permet de ne pas être perméable à la désinformation. Le code de l'éducation a d'ailleurs été modifié en ce sens. Reste à la généraliser dans les pratiques scolaires et éducatives et à toucher tous les publics car les jeunes ne sont pas les seuls à être victimes des infox ou à les diffuser !

Autorégulation et régulation par l'État

Divina Frau-Meigs, professeure à l'université Sorbonne-Nouvelle, sociologue des médias et membre du groupe d'experts de haut niveau sur la désinformation de l'Union européenne, considère que « les fake news peuvent être contrées à deux moments de leurs flux : à la source, lors de leur production, ou à la sortie, lors de leur consommation. En amont, l'autorégulation est la solution mise en œuvre par le secteur privé (médias de masse et sociaux), tandis que la régulation est l'orientation privilégiée par le secteur public » [7].

Une collaboration internationale intéressante a débuté après les élections américaines de 2016 entre un collectif d'universitaires experts de la vérification (First Draft de l'université de Harvard), le Google Labs et des rédactions nationales, européennes et internationales. Elle a donné naissance à la création du dispositif CrossCheck (février 2017) dont le but était de vérifier les informations « avec les élections présidentielles françaises en ligne de mire » [8]. Le dispositif a été mis en veille hors période électorale.

L'autorégulation s'est imposée aux plateformes sociales qui ont vite compris qu'elles devaient contrôler leurs contenus malgré leur statut d'hébergeur qui ne le leur imposait pas jusque-là. La collaboration des plateformes avec les entreprises médiatiques de fact checking s'est généralisée.

La régulation a été opérée par les États européens via le cadre législatif, que ce soit en Allemagne (pionnière dès janvier 2018) ou en France (loi contre la manipulation de l'information en décembre 2018) où est imposé un contrôle aux plateformes, avec une vigilance particulière pendant les périodes de campagnes électorales. Le pouvoir de qualifier la « fausse nouvelle » est délégué au juge des référés, ce qui n'est pas simple, même avec des critères objectifs [9]. Enfin, en France, le CSA contrôle l'efficacité des mesures prises par les plateformes [10].

L'éducation aux médias et à l'information, la maîtrise des compétences information-

[6] Alliance de la presse d'information générale, « L'information a de la valeur, respectons-la », Alliance de la presse d'information générale, 17 septembre 2020.

[7] D. Frau-Meigs, *Faut-il avoir peur des fake news ?*, Paris, La Documentation française, 2019.

[8] CrossCheck : <https://crosscheck.firstdraftnews.org/france-fr>.

[9] Pour être qualifiée de « fausse nouvelle », trois conditions cumulatives sont nécessaires : avoir un caractère inexact ou trompeur ; être diffusée de manière délibérée, artificielle ou automatisée et massive ; être susceptible d'altérer la sincérité du scrutin.

[10] CSA, « Bilan de l'application et de l'effectivité des mesures mises en œuvre en 2019 par les opérateurs de plateforme en ligne afin de lutter contre la diffusion de fausses informations », CSA, 30 juillet 2020.

LES ARTISTES, DES LANCEURS D'ALERTE ?

PAR JULIETTE LE TAILLANDIER DE GABORY

Les artistes cherchent à nous alerter, nous faire réagir, nous mettre mal à l'aise, à travers des œuvres qui simplifient à outrance, stylisent, caricaturent certaines facettes de notre vie contemporaine. Elles en deviennent alors d'autant plus spectaculaires et plus effrayantes. Par cela, les artistes nous invitent à nous réveiller, à retrouver notre liberté individuelle d'agir et de penser. Il y a une efficacité de l'œuvre d'art, dans le sens où elle produit des effets, elle agit. À voir ensuite ce que nous en faisons, nous, « spectateurs » !

Kevin Lau, artiste singapourien, s'attaque ainsi aux réseaux sociaux et à leur emprise sur nos vies. Pêche aux likes, consommation de smileys en guise d'antidépresseurs, Instagram en nouveau Big Brother : il crée des raccourcis visuellement très impactants pour exhiber l'addiction, entre tyrannie et voyeurisme, que nous développons tous à l'égard des grandes plateformes sociales. Tel un nouveau moraliste du XXI^e siècle, il observe et dénonce les travers de ses contemporains, grâce à des illustrations aussi minimalistes qu'efficaces, inspirées de l'univers du pop art... autant de réflexions utiles aujourd'hui où nous sommes plus de deux milliards à nous connecter chaque mois sur le réseau social Facebook. La technique de Kevin Lau rappelle aussi l'esthétique des dessins de presse qui, à travers l'illustration, cherchent à faire réagir le lecteur (cf. fiche « [Explorer le dessin de presse](#) »).

De même, l'artiste français Nicolas Davoine, dit *Encoreunestp*, nous invite à réfléchir aux fonctionnements des réseaux sociaux et notamment leur action de censure, au moment où paradoxalement les plateformes sociales cherchent à lutter contre les fake news et semblent donc vouloir agir pour le bien commun. En effet, à partir de 2017, Google se met à détecter les fake news et défère les sites relais (RT, Sputnik). De nombreux partenariats sont engagés avec des rédactions comme *Libération*, *Le Monde*, *20 Minutes* pour lutter contre les fake news. Cependant, Google est alors accusé de déréférencer non seulement les articles contenant des fake news mais aussi ceux de ses détracteurs. Le World Socialist Web Site annonce ainsi, le 2 août 2017, que l'on « observe une perte importante de lectorat des sites socialistes, anti-guerre et progressistes au cours des trois derniers mois avec une diminution cumulée de 45 % du trafic en provenance de Google ». L'œuvre *#NotiTweety 2.0* figure le petit oiseau de Twitter dans une cage. Elle nous invite à réfléchir, dans un raccourci visuellement impressionnant, aux risques que le réseau social fait peser sur nos libertés individuelles.



Kevin Lau, *Social Currency/Trapped/True Love*, 2017.



Encoreunestp, #NotiTweety 2.0, 2020.

Depuis l'Antiquité, on dit que l'art assume trois fonctions : *docere, placere, movere*. À la différence des journalistes ou des enseignants qui se concentrent davantage sur la

première fonction « enseigner, informer » en sollicitant surtout l'intellect et la zone rationnelle de notre cerveau, les artistes ont tout le loisir d'explorer les deux autres fonctions pour « plaire et émouvoir le public ». Ils en appellent à nos émotions, à notre goût pour le beau, à notre part sensible.

L'œuvre de Samuel Rousseau, *Soubresauts du monde*, est à cet égard particulièrement intéressante. Il s'agit d'une boule de papier journal, fixée au mur, animée par une projection lumineuse qui donne l'impression que le papier vibre et se convulse. Des lettres lumineuses s'en échappent comme pour retrouver leur liberté, leur potentiel poétique, hors du flux intense d'informations médiatiques bien souvent négatives. Cette œuvre hypnotique de Samuel Rousseau évoque le rôle de la presse, le traitement de l'information et son inflation, phénomène marquant de ces dernières années au point qu'un néologisme est né. On parle ainsi d'« infobésité ». L'artiste exhibe ici un travers de notre société médiatique pour nous faire réagir.

Mais l'œuvre va bien au-delà de cette première interprétation, elle est polysémique. L'artiste nous immerge en effet dans un univers où le mythe et la poésie rejoignent la haute technologie. Ce journal peut aussi prendre la forme d'une planète, une étoile ou un satellite. À chacun de vivre l'expérience selon son imaginaire, en faisant ses propres associations créatives. Le spectateur exerce ainsi pleinement sa liberté d'être humain dans la rencontre artistique.



Samuel Rousseau, *Soubresauts du monde*, 2013.

PISTES
PÉDAGOGIQUES

EXPLORER LE DESSIN DE PRESSE

PAR SAMUEL BALURET

Interroger notre relation aux images et à l'information en créant d'autres images. Inviter à la réflexion en établissant une connivence avec le lecteur, c'est le fil conducteur des quatre dessins de presse évoqués ici et présentés dans l'exposition. D'une apparente simplicité, leur composition convoque pourtant un savoir-faire et des procédés intellectuels et graphiques complexes, spécifiques à cet art.

RESSOURCES EN +

Le kit [#jedessine](#) de Réseau Canopé.

Le dossier de l'académie de Nantes « [Le dessin de presse : une image pour informer ou provoquer ?](#) ».

Le dossier du CLEMI « [Dessin de presse et liberté d'expression](#) ».

Le [dossier pédagogique](#) de Cartooning for Peace.

Si ces quatre dessins s'inscrivent en effet dans la tradition satirique, ironique ou dérangeante du dessin de presse, ils ont pour autre point commun d'interpeller le lecteur sur sa relation à l'information et à son propre rôle dans la diffusion des fake news, facilitée par l'usage d'internet et des réseaux sociaux.

Dessin de Bonil (caricaturiste équatorien)

On découvre un personnage de fiction bien connu, Pinocchio, assis derrière un écran d'ordinateur. Ses doigts s'agitent sur le clavier, alors qu'il est littéralement manipulé

par un autre personnage dont on ne perçoit pas l'identité. Quelqu'un, en effet, « tire les ficelles » de la marionnette de bois, qui semble rédiger des messages sur un réseau social.

Le dessinateur reprend les codes qui permettent d'identifier immédiatement le personnage principal de l'image. Reconnaisable aux vêtements qu'il porte dans le dessin animé des studios Disney (1940), Pinocchio est aussi surtout connu pour une particularité : son nez s'allonge un peu plus à chacun de ses mensonges.

L'auteur s'approprie donc à la fois des codes et conventions graphiques, tout en faisant appel à notre mémoire collective, pour nous permettre d'aboutir à plusieurs conclusions : Pinocchio répand des mensonges sur internet, sans même qu'il ait conscience d'être manipulé par une main anonyme. Or, nous utilisons quasiment tous les réseaux sociaux au quotidien. Bonil interroge donc ici notre propre relation aux réseaux sociaux et aux informations que chacun diffuse par leur biais.



Bonil, *Fake news*, paru en 2017 dans *Nuestro Mundo Magazine*.

Dessin d'André-Philippe Côté (caricaturiste québécois)

Une main tenant un journal intitulé *Fake News* allume la mèche surmontant littéralement le crâne du personnage central. Ce dernier, mine patibulaire et écume aux lèvres, porte un t-shirt marqué du logotype de « La Meute », un groupe d'action identitaire d'extrême-droite.

Le dessinateur utilise les codes vestimentaires comme autant d'indices permettant d'identifier les personnages : ceux du militant (le t-shirt noir logotypé, le jean noir) et ceux du commanditaire (manchette de chemise et manche de veste). Le dessinateur les associe à deux éléments textuels (le titre du journal et le nom du groupuscule) pour assigner une origine à l'action et une identité au protagoniste central.



André-Philippe Côté, *Fake news*, paru en 2017 dans *Le Soleil* (Québec).

L'artiste a, en outre, recours à un autre procédé pour ridiculiser le militant : la caricature. Le personnage est représenté telle une brute épaisse et menaçante s'apprêtant à laisser exprimer sa violence à l'encontre d'éventuels contradicteurs, son crâne étant réduit à une mèche fumante d'explosif. La fake news est ainsi associée au déclencheur d'un mécanisme de passage à l'acte violent chez ses lecteurs.

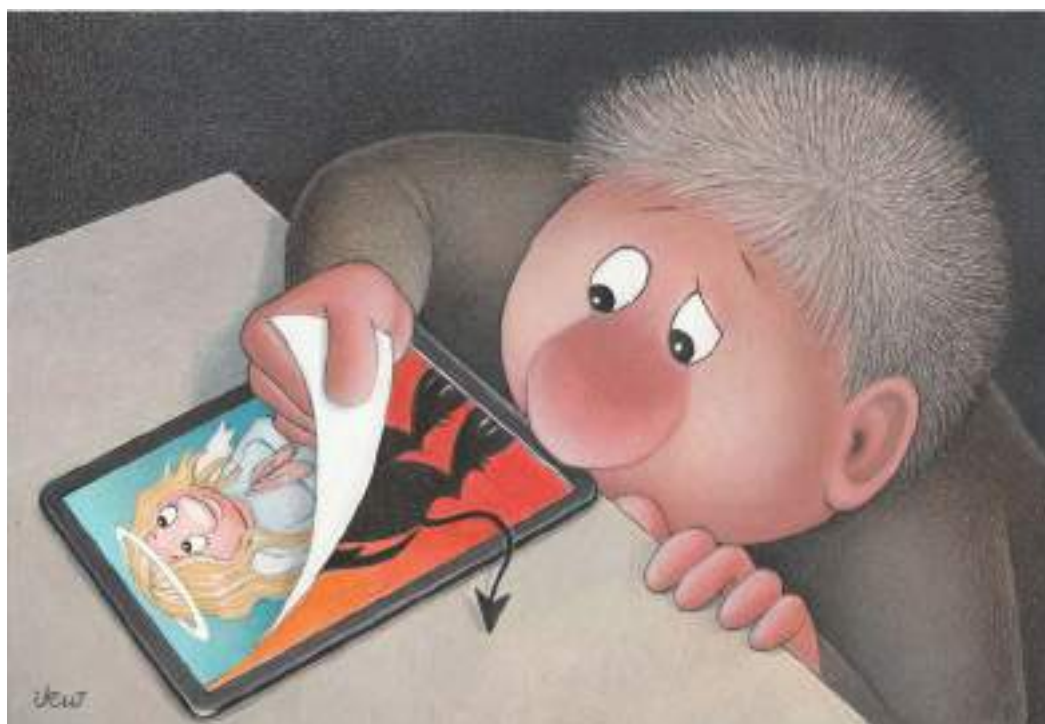
Dessin d'Izabela Kowalska-Wieczorek (illustratrice polonaise)

Un enfant manipule une tablette numérique et découvre que se cache, sous une première image d'apparente bienveillance, une seconde image où apparaît un personnage à l'allure beaucoup plus sombre.

La dessinatrice emploie exclusivement les attributs traditionnellement associés aux figures du Bien et du Mal, pour permettre au lecteur de les identifier : l'auréole et les ailes permettent de reconnaître un ange, alors que les sabots et la queue fourchue sont réservés à la figure démoniaque. Le contraste entre les deux images est accentué par le choix des couleurs, qui répond aussi à la conception habituelle du Paradis et de l'Enfer : le bleu céleste et le blanc, d'une part, la silhouette noire qui se détache d'un fond rouge orangé, d'autre part. L'enfant, à l'expression dubitative ou inquiète, se trouve dans une semi-obscurité, la lumière de l'écran étant la seule source de luminosité de l'image.

La dessinatrice questionne donc à la fois la dualité, l'ambivalence des images trouvées sur internet et leur intentionnalité parfois trompeuse, et souligne également la vulnérabilité des enfants seuls face à une source unique mais attrayante d'information.

Elle emploie aussi une forme de mise en abyme : nous sommes face à une image qui contient d'autres images, poussant ainsi le lecteur à s'interroger sur sa propre relation aux images et informations qu'il rencontre sur internet.



Izabela Kowalska-Wieczorek, *Hidden Truth*, publié en 2020 dans *The Independent TV Channel I-UA*.

Dessin de Marie Morelle (dessinatrice de presse française)

Un homme, face à son ordinateur, découvre qu'un poisson d'avril a été épinglé à l'arrière de son écran.

Traditionnellement, le 1^{er} avril est la journée durant laquelle on réserve des surprises à ses amis ou ses connaissances, sous forme de canulars destinés à les tromper et à provoquer l'hilarité. L'imposture, a priori inoffensive, peut toutefois prendre un tour plus grave dès lors qu'elle est propagée par internet, sans vérification de son origine.

L'attention du lecteur est d'abord focalisée sur la légende. L'artiste emploie des majuscules, dans une graisse supérieure au reste du texte en minuscule, pour attirer l'attention sur la première ligne de la légende, inscrivant ainsi l'image dans un contexte précis. Seul point de couleur vive de la composition, le poisson orange complète la légende : il assimile l'écran de l'ordinateur et, par extension, les contenus qui s'y affichent à d'éventuels canulars.

L'artiste manie ainsi l'ironie pour interroger le lecteur sur sa propre crédulité face aux informations et aux rumeurs en tous genres. En effet, alors même qu'un flot d'informations arrive de façon incessante sur nos écrans, nous ne prenons pas toujours les précautions nécessaires pour en vérifier la véracité, sauf lors d'une journée où nous nous attendons paradoxalement déjà à être trompés.

LE 1^{er} AVRIL
Le seul jour où tout le monde
vérifie ses sources



Marie Morelle, 1^{er} avril, paru en 2019 dans ELLE Belgique.

Réaliser des dessins de presse en classe (cycle 4)

Cette activité propose aux élèves de s'approprier les codes du dessin de presse et d'en saisir les enjeux en tant qu'objet de création artistique mais aussi de communication, par la production d'œuvres individuelles ou collaboratives.

Compétences travaillées

Expérimenter, produire, créer (C1).

Mettre en œuvre un projet (C2).

S'exprimer, analyser sa pratique, celle de ses pairs ; établir une relation avec celle des artistes, s'ouvrir à l'altérité (C3).

Socle commun :

→ domaine 2 – les méthodes et outils pour apprendre ;

→ domaine 3 – la formation de la personne et du citoyen.

Étapes

Après un temps d'échange autour des quatre dessins de presse de l'exposition, les élèves identifient, en groupe, un fait d'actualité ou une thématique qui invite à l'expression d'une opinion, d'un point de vue ou d'un sentiment.

Lors d'une séance de recherches au CDI, les élèves approfondissent le sujet retenu et en tirent les informations nécessaires à la réalisation de leur dessin de presse.

Deux séances sont consacrées à la réalisation : inviter à produire plusieurs essais à partir du même thème et favoriser l'utilisation de procédés propres au dessin de presse (caricature, mise en abyme, ironie, etc.).

Restitution des travaux lors d'une dernière séance dédiée, permettant aux élèves d'afficher leurs productions et de les présenter à l'oral. Le message qu'ils ont tenté de véhiculer a-t-il été saisi par leurs camarades ? Les réactions suscitées sont-elles celles attendues ?

FOCUS

RÉAGIR ET AGIR FACE AUX FAKE NEWS

PAR KAREN PRÉVOST-SORBE

L'année 2016 a mis en lumière le mot « fake news ». Très rapidement, les fake news sont devenues un phénomène sociétal. Devenues un réel sujet de préoccupation dans notre quotidien, sur les réseaux sociaux, dans les médias et dans les mondes politique et économique, elles suscitent interrogations et débats.

RESSOURCES EN +

H. Le Crosnier, [Les Pratiques Culturelles](#), Canal U, 2016.

L'éducation aux médias et à l'information dans les programmes : [clemi.fr/fr/emi_et_programmes.html](#)

Le mot-valise « fake news » recouvre des mécanismes anciens de désinformation et de manipulation de l'information : canular, fausse information, rumeur, propagande, théorie du complot... Le terme apparaît donc inapproprié pour rendre compte de la complexité du phénomène de la désinformation. Il faut prendre du recul pour mieux en analyser les enjeux. Ce phénomène interroge car « il affecte le contrat social démocratique, qui suppose la confiance et non le soupçon. Les remèdes et les réponses ne peuvent ignorer les problèmes engendrés ni les divers acteurs impliqués » (Frau-Meigs [1]).

Les fake news sont une réalité durable. L'École peut apporter des réponses. Le mot « fake news » est clairement mentionné dans les nouveaux programmes du lycée (2019). La lutte contre la désinformation est aujourd'hui un véritable enjeu de citoyenneté. Tous les enseignements sont mobilisés. Néanmoins, pour gagner en efficacité, une mise à distance critique s'impose pour mieux aborder ce phénomène en classe.

Ne pas céder à la « panique morale »

Le terme « panique morale » a été inventé par Stanley Cohen en 1972 [2]. Quant à Hervé Le Crosnier, maître de conférences à l'université de Caen, il l'utilise pour désigner la peur disproportionnée des médias et d'une partie de la population face à la transformation induite par tout changement technologique, perçue comme un grand danger. Les fake news n'y échappent pas. Les médias sociaux du web 2.0 sont souvent mis en cause dans la propagation des fake news. Comme le souligne Divina Frau-Meigs, « la panique fake news suit le même déroulement cyclique que d'autres paniques médiatiques avant elle, comme celle autour du lien potentiel entre le visionnage de contenus et le développement de comportements à risque ». Cette panique est également nourrie par une couverture médiatique intense. Il faut être vigilant car l'emploi du mot « fake news » met sur un même plan d'importance des mécanismes de désinformation pourtant très différents. Il est nécessaire de bien faire la différence avec les élèves.

Par ailleurs, il est impératif de relativiser la portée de ce phénomène auprès des jeunes, comme le précise Julien Boyadjian. Des travaux de recherche fournissent des éléments d'objectivation, à l'image de l'article de Nir Grinberg et ses collègues, paru en 2019, dans la revue *Science* [3]. Contrairement à une idée assez répandue, les plus gros consommateurs de fake news ne seraient pas les plus jeunes, mais au contraire les internautes les plus âgés : les plus de 65 ans ont ainsi diffusé sept fois plus de fausses nouvelles que les jeunes de 18 à 29 ans sur Facebook. « Ainsi constater que 1) les jeunes s'informent massivement sur les réseaux sociaux et que 2) des centaines de milliers de fake news circulent sur ces mêmes réseaux, ne suffit pas à conclure que 3) les jeunes seraient les plus menacés par le phénomène de désinformation : cela reviendrait à commettre une grossière erreur d'inférence écologique (Robinson, 1950) » (Boyadjian [4]). Il ne s'agit pas de minimiser le phénomène, mais d'en comprendre les contours et les enjeux pour mener une démarche éducative et pédagogique en classe avec les élèves.

Former l'esprit critique

Le développement de l'esprit critique est une des grandes ambitions de l'École. « Aujourd'hui, plus que jamais, on a besoin de citoyens capables de faire le tri dans les informations et débusquer les pièges des imposteurs, afin de réaliser des choix pertinents pour le bien de tous comme le leur » (Vecchi [5]). L'esprit critique participe à la formation de la citoyenneté.

Les mécanismes de désinformation doivent être analysés en classe. Des habitudes de questionnement critique doivent être développées chez les élèves, en leur fournissant des outils et des clés pour qu'ils puissent se construire un jugement autonome dans une société de l'information et de la communication. Par exemple, apprendre aux élèves à utiliser la méthode de questionnement QQQQCCP (Quoi ? Qui ? Où ? Quand ? Comment ? Combien ? Pourquoi ?) pour aborder de manière critique un document. L'éducation aux médias et à l'information (EMI) participe grandement à cette forma-

[1] D. Frau-Meigs, *Faut-il avoir peur des fake news ?*, Paris, La Documentation française, 2019.

[2] S. Cohen, *Folk Devils and Moral Panics*, Londres, Routledge, 1972.

[3] N. Grinberg et al., « Fake news on Twitter during the 2016 U.S. presidential election », *Science*, vol. 363, n° 6425, 2019, p. 374-378.

[4] J. Boyadjian, « Désinformation, non-information ou surinformation ? Les logiques d'exposition à l'actualité en milieu étudiants », *Réseaux*, vol. 222, n° 4, 2020, p. 23-52.

[5] G. De Vecchi, *Former l'esprit critique*, t. 1 : *Pour une pensée libre*, Paris, Éditions ESF, 2016.



Karl Haendel, *Arab Spring #2*, 2013

tion de l'esprit critique. De nombreuses entrées dans les programmes permettent également d'aborder cette question de la désinformation. Par exemple, le programme de français en classe de 4^e propose une ouverture en éducation aux médias et à l'information avec un thème intitulé « Informer, s'informer, déformer ? ». Dans les nouveaux programmes du lycée, la notion de « fake news » est mentionnée à plusieurs reprises.

Avant de se lancer dans une activité pédagogique, il faut être conscient qu'un travail sur les fake news peut s'avérer difficile, notamment sur les théories du complot, car tous les propos complotistes ne relèvent pas de la même gravité. Il faut éviter d'entrer dans un débat contradictoire avec des élèves. La réponse directe, argument contre argument, peut se révéler rapidement stérile et peut même constituer un piège pour l'enseignant en conduisant à un renversement de la charge de la preuve. C'est à l'enseignant de montrer qu'il n'y a pas eu complot, et les arguments qu'il énonce peuvent passer pour des manipulations supplémentaires. La théorie du complot peut se rapprocher de la méthode hypercritique. On retrouve dans les récits conspirationnistes une critique excessive et minutieuse des moindres détails d'une affirmation ou d'une source. La critique est poussée à son paroxysme.

Il faut éviter la situation de rupture et garder la maîtrise du temps dans la réponse (et ne pas perdre de vue que certains adolescents usent de la provocation pour perturber le cours, par exemple). Il ne s'agit pas d'entrer dans un débat sans fin pour mesurer la véracité des arguments complotistes. Il n'est nullement question d'accepter des vérités différentes. Mais il faut accepter la contradiction et analyser comment sont construites les théories du complot. D'où viennent-elles ? Comment se diffusent-elles ? Pourquoi y croit-on ? Que révèlent-elles sur notre société ? Il s'agit d'un sujet complexe, aux racines profondes, qui a fait l'objet de nombreuses publications scientifiques. Les récents événements aux États-Unis, avec l'assaut et l'insurrection au Capitole (6 janvier 2021) ont permis de mesurer « l'effet réel » des théories du complot en ligne [6]. Lutter contre les mécanismes de désinformation requiert de s'outiller intellectuellement. Un travail efficace sur les mécanismes de désinformation n'est pas forcément un traitement direct de la question, mais il peut être abordé de manière détournée en passant, par exemple, par l'éducation artistique et culturelle.

Un travail en co-intervention avec un professeur d'arts plastiques, d'histoire-géographie ou un professeur-documentaliste pourrait être très intéressant. Une séquence sur les fake news pourrait être introduite par l'analyse d'une œuvre d'art de Karl Haendel.

[6] M.-A. Argentino, « QAnon et l'assaut du Capitole : l'effet réel des théories du complot en ligne », *The Conversation*, 7 janvier 2021.

Karl Haendel, né en 1976 à New York, vit et travaille actuellement à Los Angeles. L'artiste californien s'inspire de photos de presse. Par un processus très lent de dessin à la mine de plomb au rendu très réaliste, il recrée des événements aussi tragiques que la tuerie d'Aurora en 2012 (Colorado) ou les mouvements de contestation du Printemps arabe. Dans sa démarche, il s'autorise à supprimer des parties de la réalité historique et trouve littéralement l'image. Même si cette œuvre n'a pas de lien direct avec le phénomène des fake news, elle en illustre cependant deux procédés : cacher la réalité historique et semer le doute en nous cachant certaines images ou certains faits.

Proposer une réponse à long terme

La réponse à apporter à ce phénomène des fake news nécessite un travail sur le long terme. Une action sera nécessaire durant toute la scolarité des élèves pour bien comprendre la complexité de ce phénomène. « Le temps de l'éducation est un temps long » (Grondeux et Desormeaux [7]). L'École n'est pas seule pour lutter contre ce phénomène profondément enraciné dans notre société, mais sa contribution demeure essentielle. Elle partage cette lutte avec des journalistes, des chercheurs, des scientifiques...

La lutte contre le phénomène des fake news pourrait peut-être s'envisager de manière différente. Certaines études suggèrent qu'il serait préférable de se concentrer sur la prévention plutôt que sur la lutte contre le problème des fake news (après qu'elles sont devenues virales). Les Anglo-Saxons parlent ainsi de « pre-bunker » plutôt que de « debunker ». Ces études s'appuient sur la théorie de l'inoculation, un cadre psychologique qui vise à induire une résistance préventive contre les tentatives de manipulation et d'embrigadement [8].

Il faudrait mener un travail de prévention en classe sur un temps long pour travailler avec les élèves en s'appuyant sur le doute méthodique. « Quand on peut prévenir, c'est faiblesse d'attendre » (Jean de Rotrou). Ce travail pourrait passer par un contact plus régulier avec l'actualité pour sensibiliser les élèves aux grands enjeux du monde contemporain, les confronter à la complexité du monde et pour qu'au final les élèves trouvent leur place de citoyens actifs, responsables et éclairés, au sein de notre société. Cette initiation à l'actualité pourrait être couplée à des activités culturelles et artistiques. L'art peut être un formidable levier pour éveiller des consciences, lancer des débats et questionner le monde qui nous entoure avec des élèves.

[7] D. Desormeaux et J. Grondeux, *Le Complotisme. Décrypter et agir*, Futuroscope, Réseau Canopé, 2017.

[8] S. Van Der Linden et J. Roozenbeek, « The new science of prebunking: how to inoculate against the spread of misinformation », 7 octobre 2019.

PISTES
PÉDAGOGIQUES

LES QUESTIONS À SE POSER FACE À UN CONTENU SUR LE WEB

PAR ISABELLE MARTIN

On parle beaucoup aujourd'hui de l'esprit critique et de la nécessité de son développement par l'éducation, ne serait-ce qu'à titre de prévention dans la lutte contre les fake news. L'acquérir passe par un apprentissage long qui s'inscrit dans toutes les étapes de la vie mais particulièrement dans le cadre de la scolarité obligatoire.

RESSOURCE EN +

[Consulter la carte illustrée produite pour l'exposition.](#)

Cette fiche présente de manière synthétique une méthode critique d'appréhension de la validité de l'information sur le web. Elle répertorie quelques grands principes de la vérification, illustrés à partir d'exemples issus de sites de fact checking qui regorgent de cas de faux « débunkés ».

- 1 Une information donnée sur le web par un inconnu est par défaut plus fautive que vraie. Voir [l'exemple de Hoaxbuster](#) autour d'une photo d'une gare bondée en pleine pandémie de Covid-19.
- 2 Si la source relève du compte d'une personne ou est sous pseudonyme, vérifiez la notoriété de l'émetteur : combien de gens le suivent, qui sont-ils, quels types de publications émanent du compte en question et des comptes de ceux qui le suivent ? Le compte est-il certifié, grâce au petit macaron bleu positionné à droite du nom du compte sur Twitter, par exemple ? Voir les [investigations de CheckNews](#) autour d'une fausse vidéo postée par un compte parodique « Robert de Niro ».
- 3 Méfiez-vous des informations anxieuses et spectaculaires qui s'avèrent fréquemment être des rumeurs. Voir [l'article des Observateurs de France 24](#) sur des photos de bulletins de vote par correspondance américains jetés à la décharge.
- 4 Fiez-vous plutôt à des médias reconnus et à des journalistes identifiés (aidez les élèves à se constituer un petit référentiel des médias de confiance, selon leur âge).

- 5 Attendez que plusieurs médias d'information donnent une version concordante des faits pour les considérer comme établis. Le principe de base est de recouper. [L'emballage médiatique quasi généralisé autour de l'affaire Dupont de Lignon](#) qui a induit journalistes et public en erreur constitue cependant un cas d'école !
- 6 Une photo n'est pas une preuve. Il suffit parfois de changer la légende pour orienter son interprétation. Étudiez s'il y a concordance ou dissonance entre image et légende. Soyez capable de retrouver la source d'une image via Google image ou TinEye (moteur de recherche inversé). Voir [la rumeur de l'ouverture de la buvette de l'Assemblée nationale](#) pendant le confinement. Cela permet de voir également la collaboration entre plateforme sociale et médias d'information (prévue dans la loi contre la manipulation de l'information de décembre 2020).
- 7 Vérifiez la date de l'information, image ou vidéo. Il arrive qu'une publication ancienne « remonte » dans le fil d'actualités, en particulier lorsqu'elle est très partagée. Autre exemple très trompeur sur Facebook, avec la fonction « souvenirs » qui peut induire en erreur en faisant remonter d'anciennes publications à la date d'aujourd'hui. Vous pouvez paramétrer ces souvenirs en vous aidant des conseils de [cette page](#).
- 8 Avoir conscience du traçage que nous subissons de la part des plateformes, malgré le RGPD (Règlement général de protection des données), qui leur permet d'identifier nos préférences et nos goûts. Les algorithmes nous proposent ainsi des contenus de même type, nous enfermant dans ce qu'on appelle des « bulles de filtres » (« écosystème d'information personnalisée », cf. fiche « [Les mécanismes du faux](#) »). Voir [la vidéo sur le RGPD « 1 jour, 1 actu »](#), pour les cycles 3 et collège, et [celle du Monde](#) pour le lycée.
- 9 Se méfier de soi-même ! Avoir conscience des biais cognitifs dont le biais de confirmation qui fausse parfois notre perception de la réalité. Nous sommes plus sensibles aux contenus qui confortent nos croyances qu'à ceux qui s'y opposent.

DÉFINITIONS

En anglais (dictionnaire d'Oxford)

Fact checking : *investigate (an issue) in order to verify the facts.*

Debunking : *debunk something to show that an idea, a belief, etc. is false.*

En français

Fact checker : vérifier les faits.

Debunker : déconstruire une information ou pseudo-information pour retrouver sa (ou ses) source(s) de façon à comprendre le processus de construction du faux sur lequel elle repose.

Informations complémentaires

- 37 **L'EXPOSITION**
Présentation de l'exposition
Les artistes de l'exposition
Le commissariat collectif
- 40 **L'ESPACE FONDATION EDF**
- 41 **RÉSEAU CANOPÉ / LE CLEMI**

Exposition « Fake news : art, fiction, mensonge »

Espace Fondation EDF,
du 27 mai 2021 au 30 janvier 2022

Du 27 mai 2021 au 30 janvier 2022, la Fondation groupe EDF présente « Fake news : art, fiction, mensonge », une exposition inédite en France réunissant les œuvres d'artistes français et internationaux qui alertent et interrogent sur la prolifération de fausses informations dans notre monde hyperconnecté tout en bousculant notre esprit critique. Née d'un commissariat collectif réuni par Laurence Lamy, déléguée générale de la Fondation, cette exposition propose une déambulation artistique et pédagogique entre réalité, interprétation et perception pour comprendre et décrypter la mécanique d'une fausse information.

De la fausse Une du *New York Times* par les Yes Men aux deepfakes du duo Bill Posters & Daniel Howe, en passant par l'imprimante à fake news de Tsila Hassine et Carmel Barnea Brezner Jonas, l'exposition convoque les dessins, peintures, sculptures, installations, photos et vidéos d'artistes qui jouent avec les représentations du monde pour initier les visiteurs, et particulièrement les plus jeunes, aux enjeux contemporains de l'infox.

Entre authenticité et inventivité, réalisme et onirisme, l'exposition fait vaciller nos croyances et notre perception du réel et se joue de nos esprits crédules.

Vrai ou faux ? Nous sommes tous spectateurs et acteurs au quotidien de la prolifération des fake news via Facebook, Twitter, Instagram et bien d'autres plateformes ou réseau social. Ainsi, l'exposition décrypte les mécanismes de création et de diffusion d'une fake news et propose d'acquérir des méthodes et astuces permettant d'enrayer leur diffusion et d'échapper aux manipulations en tout genre, tant politiques, économiques que sociales.

À l'occasion de cette exposition à destination des générations futures, la Fondation groupe EDF s'est associée au CLEMI (Centre pour l'éducation aux médias et à l'information), service de Réseau Canopé, en charge de l'éducation aux médias et à l'information (ÉMI) dans l'ensemble du système éducatif français. Un dossier pédagogique, des ressources et webinaires seront mis à disposition des enseignants et scolaires pour questionner le sujet des fake news à travers le prisme de l'art. Grâce à un parcours à la fois culturel, réflexif et pédagogique, chacun est acteur de sa propre visite pour comprendre, ressentir, se questionner.

Inscrivez-vous aux trois webinaires de présentation de l'exposition et du dossier pédagogique le 25 mars à 17 h 30, les 2 et 9 avril à 12 h 30.

Inscription sur <https://clemi.limequery.org/475852?lang=fr>

Des visites guidées de l'exposition spécialement conçues pour les publics scolaires seront organisées gratuitement, suivies d'un débat animé par les médiateurs de la Fondation.

Inscription sur <https://fondation.edf.com/lespace-fondation>

LES ARTISTES DE L'EXPOSITION

Ale + Ale, *Interruttore*, 2017

Chris Bolin, *Offline Only*, 2017

Cristina de Middel, *Afronauts*, 2011-2012

Encoreunestp, *#NotiTweety 2.0*, 2020 ;
Make truth great again, 2020

Joan Fontcuberta, série *Orogenesis*,
Rousseau, 2002

Agnès Geoffroy, série *Incidental Gestures*,
Libération I et II, 2011

Marco Giordano, *A picture is a fact*,
2013-2020

Joana Hadjithomas & Khalil Joreige,
Géométrie de l'espace, 2014

Karl Haendel, *Arab Spring #2*, 2013

Tsila Hassine & Carmel Barnea Brezner
Jonas, *Fake Truth*, 2019-2020

Alain Josseau, *G255*, 2020

Pierre Kroll, *Coronavirus 9 : rumeurs*,
complots, FAKE NEWS, 2020

Kevin Lau, *Social Currency/Trapped/True
Love*, 2017

Bill Posters, *Big Dada*, 2019

Samuel Rousseau, *Soubresauts du monde*,
2013

Patrick Suchet, *weRfake*, 2020

Filipe Vilas-Boas, *Le Poinçonneur de l'IA*,
2020

Simon Weckert, *Google Maps Hacks*, 2020

Yes Men, *The New York Times Special
Edition*, 2008

Yes Men, *The Yes Men Fix The World*, 2009

Dessins de presse

ADENE, *Enfin libre !*, 2017 ; *La noyade*,
2018 ; *Les Théories du complot à l'heure
du numérique*, 2020

Ale + Ale, *Presse magie*, publié dans
Le Monde, 2016 ; *Persone altoparlanti*,
publié dans *Le Monde*, 2019

Bonil, *Fake News*, publié dans *Nuestro
Mundo Magazine*, 2017

Smitha Bhandare Kamat, *Feeding*, 2020

Joep Bertrams, *Absolutely Free*, publié
dans *Persmuseum Amsterdam*, 2011

Joep Bertrams, *The Internet*, publié
dans *Mug Magazine*, 2016

Joep Bertrams, *The Genius Approach*,
publié dans *De Groene Amsterdammer*,
2020

Pierre Botherel, *Elle est fraîche ton info ?*,
publié dans *Clap'santé*, 2019

Chappatte, *Les climato-sceptiques*, publié
dans *International Herald Tribune*, 2010

Stellina Chen, *Journalism without fear*,
publié sur *Cartoon Movement*, 2020

Stellina Chen, *Too blind to see*, publié
sur *Cartoon Movement*, 2020

André-Philippe Côté, *Liberté d'expression*,
publié dans *Le Soleil (Québec)*, 2014

André-Philippe Côté, *Fake News*, publié
dans *Le Soleil (Québec)*, 2017

Deligne, *Pinocchio*, publié dans *Urtikan*,
2020

Selçuk Demirel, *Mensonge*, 2019

Xavier Gorce, *On tombe !*, publié
sur *lemonde.fr*, 2017 ; *Ennemis de classe*,
publié sur *lemonde.fr*, 2019

Izabela Kowalska-Wieczorek, *Hidden Truth*,
publié dans *The Independent TV Channel
I-UA*, 2020 ; *Welcome in to Virtual World*,
publié sur *lecrayon.net*, 2017

Matyo, *Fake Science*, publié dans
Pour la science n° 497, 2019

Marie Morelle, *1^{er} avril*, 2019 ; *Accro*,
publié dans *ELLE Belgique*, 2019

Plantu, *Dessin inédit*, 2020

Shannon Wheeler, *Fake News Should be
More Fun*, publié sur *Forbes.com*, 2017 ;
Trump Poopin' Fake News, 2018

Signe Wilkinson, *Internet Truth*, publié
dans *The Philadelphia Inquirer/Daily News*,
2016 ; *Vaccinate Me*, publié dans
The Philadelphia Inquirer/Daily News, 2019

Mikhail Zlatkovsky, *Empty News*, 2008

LE COMMISSARIAT COLLECTIF

Sous la direction de Laurence Lamy,
déléguée générale Fondation groupe EDF

Nathalie Bazoche, responsable
du développement culturel Fondation
groupe EDF

Laurent Bigot, directeur de l'École publique
de journalisme de Tours (EPJT), journaliste
et maître de conférences Fact checking
et IFCN

Andréa Holzherr, directrice internationale
des expositions, Magnum Photos

Catherine Jaffeux, responsable
des expositions et des collections
Fondation groupe EDF

Laure Kaltenbach, présidente
de CreativeTech

Juliette Le Taillandier de Gabory,
consultante en stratégie et développement
culturel

L'Espace Fondation EDF



Un lieu culturel, scientifique et citoyen singulier pour changer pour les générations futures

La Fondation groupe EDF, c'est aussi un lieu d'expositions et d'animations, en accès libre. Véritable lieu de partage, d'éducation et de diffusion de la connaissance ouvert à tous, l'Espace Fondation EDF propose toute l'année des expositions questionnant l'actualité au croisement de l'art, de la science et de l'environnement. Chacune d'elles permet d'appréhender sensiblement notre monde et ses enjeux contemporains grâce aux contributions des artistes.

Plaçant la pédagogie et l'accessibilité au cœur de son projet, l'Espace Fondation EDF organise des conférences, débats et ateliers scolaires qui rythment le lien avec les visiteurs. Ces rendez-vous entendent former des citoyens éclairés, capables d'analyser le monde avec les bons outils et d'agir en conséquence, de décrypter l'information avec un esprit critique et d'utiliser les réseaux sociaux de façon raisonnée.

Depuis 1990, plus d'un million de visiteurs a été accueilli dans cette ancienne sous-station électrique construite en 1910 par l'architecte Paul Friesé.

FONDATION GROUPE EDF

6, rue Juliette-Récamier

75007 Paris

M° Sèvres-Babylone

Entrée libre du mardi au dimanche 12h-19h (sauf jours fériés)

Tél. : 01 40 42 35 35

fondation.edf.com

#FakeNews

#ChangeonsPourLesGenerationsFutures

Réseau Canopé / Le CLEMI



Réseau Canopé, opérateur du ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports, est un acteur de la formation continue des enseignants, de la maternelle à la terminale. En offrant, en présentiel ou en ligne, des contenus de formation adossés à la richesse de ses ressources pédagogiques, Réseau Canopé nourrit la pratique professionnelle des enseignants.



Service de Réseau Canopé, le CLEMI est chargé de l'éducation aux médias et à l'information dans l'ensemble du système éducatif français. Depuis sa création en 1983, il a pour mission de former les enseignants et d'apprendre aux élèves une pratique citoyenne des médias, favorisant ainsi une meilleure compréhension du monde qui les entoure et le développement de leur sens critique.

Fort d'un ancrage historique dans la communauté enseignante grâce à son réseau formé d'une équipe nationale, d'équipes académiques et de partenariats solides avec les médias depuis plus de 30 ans, le CLEMI organise ses missions autour de plusieurs axes :

- la formation des enseignants (des écoles, collèges, lycées et de toutes les disciplines), des formateurs, des éducateurs ;
- la production et la diffusion de ressources pour accompagner les actions d'éducation aux médias et à l'information à destination des élèves, de la maternelle au lycée ;
- les actions d'éducation aux médias et à l'information en direction des familles (guides pratiques, kit pédagogique, série web et TV, BD de la Famille Tout-Écran) ;
- l'organisation d'événements, dispositifs, concours nationaux et en académies (Semaine de la presse et des médias dans l'École, productions de médias scolaires – Médiatiks, #ZéroCliché, Wikiconcours lycéen, concours ARTE-CLEMI Reportage...);
- l'animation du réseau des coordonnateurs et coordonnatrices académiques du CLEMI ;
- le conseil et l'expertise, en France et à l'international.